



## Tanger - Maroc

Lionel

21-01-2006

Cela fait trois jours que nous pédalons. Entre Tanger et Mechra-Bel-Ksiri, 162 Km où s'alterne les plats et vallons. Tanger est surnommée "La blanche". Un surnom non usurpé. Du Biladi, on ne voit que ses murs blancs qui surplombent son port. Un autre surnom pourrait très bien y aller. "Tanger la gardée" tellement sont nombreux les policiers à l'intérieur et autour de la ville. Mechra-bel-ksiri doit son nom à une histoire peu banale. Il y a quelque temps de ça, la ville était séparée par la rivière en deux zones bien distinctes. La seule façon de passer d'une rive à l'autre, était d'utiliser la barge de Mr Bel-Ksiri. Le terme Mechra, veut dire passage. Depuis, cette ville porte le nom de son passeur. Finalement, on peut laisser une trace dans l'histoire tout en étant quelqu'un d'ordinaire.

Sur notre route, une halte à Asilah, une ville tout en bleu et blanc. Les mêmes couleurs que mon club de rugby de coeur : le CO (Castres Olympique). Jusqu'à notre arrivée à Mechra, nous traversons en somme une région agricole. Les principales cultures que nous reconnaissons sont la canne à sucre et le blé. Ce dernier en est au tout début de sa pousse en cette saison. Le principal élevage est la brebis. De nombreuses fermes, enfin je crois que s'en est, se trouvent au bord des routes. Par ferme, n'oubliez pas de grandes bâtisses avec des silos et bergeries. Non, ce ne sont que de toutes petites maisons. De cette zone agricole et non touristique, je retiens la sympathie de ses résidents, leurs sourires et leurs encouragements qui m'ont réchauffé le coeur tout le long de ces trois jours. En exagérant, mais légèrement, il y a eut autant de "salam" et de "bon voyage" que de coup de pédales.

## Fez - Maroc

Lionel

26-01-2006

De Sidi Kacem à Fez, nous avons eut la joie avec Virginie de goûter à l'hospitalité des Marocains. Il est midi. Alors que nous pédalions tranquillement, un jeune cycliste marocain du nom de Mohamed est venu nous parler quelques mots en français. Peu de temps après, c'est son frère aîné, Mahir qui est venu à notre rencontre pour nous proposer de partager le repas avec toute sa famille. Nous acceptons avec joie. Le repas fut très convivial, une délicieuse tajine avec des navets. Nous apprîmes beaucoup de la vie à la campagne marocaine car Mahir, un élève de la gendarmerie marocaine, parle très bien le français. Mohamed, encore étudiant, débute mais se débrouille déjà très bien. Hélas nous devons repartir car il se fait tard et voulons être à Volubilis avant la tombée de la nuit. Nous laissons derrière nous Mahir, Mohamed, Manar et toute leur famille. Aux abords de Volubilis, alors que la nuit commence à être bien présente, nous nous faisons inviter à partager un repas et la nuit par Alami et Lahid. Pourtant, ni Alami ni Lahid ne parlent français. Mais nous comprenons et là encore nous acceptons. Alami possède une huilerie. Il fabrique l'huile d'olive à la méthode ancienne. Abdul, le propriétaire d'un restaurant un peu plus loin, passe chercher de l'huile. Finalement il reste avec nous car il parle parfaitement le français. Abdul est un érudit. On apprend beaucoup de l'histoire du Maroc et de l'introduction de l'islam par Moulay Idriss. Nous passons une très belle soirée avec Alami et Lahid. Ils prennent soin de nous jusqu'à notre couché. Alami, qui a mon âge, vient même nous border et vérifier que l'on n'aura pas froid. Un vrai père de famille.

La journée fut magnifique. Alors que nous étions juste parti pour aller camper à Volubilis, on a manger et dormi chez l'habitant sans même le demander. Comme ils disent ici "Akada al Magrebh".

Ares les visites de Moulay Idriss, ou nous nous sommes fait un peu avoir par un pseudo guide, ("Akada al Maghreb") et Volubilis, nous partons pour Fez. Mais la route est dure. Beaucoup de cotes. Finalement on s'arrête en route et demandons aux propriétaires d'une maison si nous pouvons planter notre tente dans leur jardin pour passer la nuit. "Aucun soucis" nous disent ils. A peine avons nous planté la tente, qu'arrive le frère du propriétaire. Il se nomme Abderrahim. Il nous invite à prendre le thé avec lui. Au cours de la discussion, il nous invite à dîner et dormir dans la maison car il a peur que l'on est froid sous la tente. Nous finissons par accepter. Un peu plus tard dans la soirée nous apprenons qu'il habite Fez avec sa mère et ses soeurs. Il nous invite chez lui tout le temps ou nous resterons à Fez. C'est ce que nous avons fait. Nous sommes restés deux jours à Fez en compagnie de Abderrahim et Latifa. Nous avons été accueilli vraiment très chaleureusement. Un grand souvenir. Abderrahim habite dans la médina populaire de Fez. Il nous a emmené visiter des ateliers de Gellizze et poterie ou travaillent ses amis. Nous avons eut accès aux secrets de fabrications, mais nous ne pouvons pas vous les dévoiler car ce sont des secrets... Nous avons également visité aussi l'école maternelle qu'a mis en place Latifa au sein de la médina artisanale. Mais là ce ne fut pas simple. En effet, lorsqu'un étranger, visite la médina, soit il le fait avec un guide officiel soit il le fait seul mais ne doit pas parler aux marocains, excepté les commerçants. Même Abderrahim, en tant qu'ami n'a pas le droit de nous faire visiter. Il faut faire attention car la police y veille. Pour remédier au problème, nous Abderrahim va demander un papier à sûreté nationale ainsi qu'une autorisation auprès de l'administration de la police. Après plusieurs aller retour entre la police et l'administration du tourisme, nous n'avions toujours pas l'accord. Abderrahim décide alors de faire jouer ses relations. En 15 minutes nous pouvons circuler librement avec lui dans la médina. Comme dit Abderrahim "Akada al Magrebh".

Et oui ! Le Maroc c'est ça. Des gens extraordinaires et généreux comme Mahir, Mohamed, Alami, Lahid, Abderrahim, Latifa et l'Aziza, d'autres qui essaient de vous extorquer de l'argent par tout les moyens et une administration très lourdes pour éviter les abus de la seconde catégorie.

Prochainement je vous raconterai l'expression "La schoukrane alla ouajid" que j'ai beaucoup entendu ce dernier jour.



Nous venons de passer trois jours extraordinaires, à côtoyer des gens très simples, et très généreux. Vraiment Extra. Ils me laissent un souvenir impérissable.

### Boumalne du Dadès - Maroc

Lionel

05-02-2006

Depuis Fes il s'est passé bien entendu beaucoup de choses. Mais il reste une constante. L'hospitalité des Marocains, qu'ils soient Berbères ou Arabes. Pourtant ici, je ressens comme un contentieux, variable suivant les régions, entre ces deux communautés. Les pouvoirs politiques et administratifs, sont essentiellement détenus par les arabes et les berbères ont le sentiment d'avoir été un peu oublié. Mais cela semble se réduire. La langue berbère est aujourd'hui enseignée dans les écoles marocaines. Les berbères se sentent moins délaissés depuis l'avènement du roi Mohamed VI sur lequel on entend beaucoup de bien durant notre passage en pays Berbère. Celui ci est reconnu très dynamique et travaille au développement du Maroc du Sud.

Justement parlons du Maroc du Sud ! C'est la zone la plus touristique du Maroc après les villes impériales. Mais cela ne va pas avec quelques inconvénients. Les «Salam malékoum» ou «bon voyage» que nous entendions au nord ont fait place au «Salam ! Donne moi un stylo» ou au «Salam ! Donne moi un dirham» ou encore au «Salam ! Donne moi un bonbon». D'autres, nous demandent de les prendre en photo en échange d'argent. Nous refusons systématiquement. Je ne leur en tiens pas rigueur car ces enfants le font souvent avec le sourire. Mais le mal est là. Trop de touristes voyant la pauvreté régnant ici, (pas plus que dans le nord) pense qu'en donnant quelque chose, ils aident ces enfants. Je crois surtout que ces touristes se font plaisir à eux mêmes et ne voient pas le mal qu'ils font. Si vous voulez aider ces gens, alors donnez les stylos aux écoles qui les transmettront par les professeurs aux enfants, mais surtout ne les pervertissez pas. Ceux qui me permet de penser que c'est la faute des touristes et non des enfants, c'est que les «donne moi un stylo» se produisent essentiellement dans les villes et villages où s'arrêtent les bus et 4X4 des voyageurs. Lorsque l'on passe dans un village qui est sans intérêt pour les organisateurs de rêves, on retrouve les «Bon voyages» du nord avec la même joie.

Comme je le disais plus haut, le Berbère est aussi accueillant que l'Arabe. Nous avons dormi et passés des soirées chez plusieurs d'entre eux. Nous avons également refusés plusieurs invitations sinon nous n'avancerions pas. Pour continuer sur les berbères, nous avons pu constater leur ingéniosité. Il y a des siècles, ils ont creusé des puits de plusieurs mètres (plus de cinquante) sur des kilomètres à partir des pieds des montagnes pour alimenter les oasis. Aujourd'hui ces puits sont abandonnés et les oasis alimentées par des barrages. Mais il reste encore les traces de ces ouvrages entre Erfoud et Timejdad.

Je ne dirai pas grand chose sur les paysages du sud Marocain. Nombreux d'entre eux ont déjà fait l'objet des cartes postales. Que ce soit la vallée des Oases du Ziz, les oasis des gorges de Toghra ou celles du Dadès, ce sont des endroits qu'il faut voir à 360° car aucune photo ne peut retranscrire cette beauté qui vaut des heures d'efforts en vélo. Une dernière chose ! Un moment inoubliable ! La promenade dans une palmeraie. C'est un instant de calme et de plénitude absolument fantastique que je conseille à tout le monde !

### nouakchott - Mauritanie

Lionel

22-02-2006

Situé entre Nouadhibou et Nouakchott,, sur une superficie 12000 km2 réparties entre terre et mer, le banc d'Arguin est un endroit où se retrouvent de nombreux oiseaux migrateurs en période de reproduction. Au cours d'une journée de repos que nous nous sommes accordée, nous avons pu observer quelques uns de ces oiseaux. Mais pas n'importe comment. Car nous avons été un peu initiés. C'est Stéphane, un français naturaliste, travaillant à l'île de Ré, qui se trouvait là en vacance qui a assuré cette formation. Nous avons pu voir des Sirlits du désert, des flamands roses, des tournepierres à collier, des bécasseaux Sanderling ou variables, des huîtres pie, des grands cormorans, des grands gravelots, des goélands raieurs, des sternes, des balbuzards, etc...Je comprend aisément que ce site fut choisit par les oiseaux. Il est d'une tranquillité. C'est vraiment extra. On était au camping de la planète d'Iwik. Son directeur, Ivoko, est vraiment un personnage atypique. Il faut le rencontrer. J'y serai bien rester deux jours de plus pour au moins aller faire un tour en lanche (petite embarcation) pour observer également le animaux aquatiques tel que le dauphin ou l'orque.

Ce site est classé au patrimoine mondial par l'UNESCO depuis 1989. La Mauritanie en a fait un parc national en 1976 et fête cette année les trente ans de sa création. Cette endroit est aussi connu pour un évènement tragique : Le radeau de la Méduse, immortalisé par le tableau de Géricault. La méduse était une frégate française qui s'échoua le 2 juillet 1816. 3à rescapés trouvèrent leur salut sur un radeau de fortune. Mais il fut de courte durée pour certains. Ils dérivèrent longtemps en finissant par s'entredévorer. Lorsqu'on les retrouva, il ne restait plus que 15 rescapés.

### nouakchott - Mauritanie

Lionel

27-02-2006

Nous avons passé 3 jours à Nouakchott chez Hamama et Thérèse. Nous les avons rencontrés sur la longue route qui nous mène de la frontière marocaine jusqu'à Nouakchott. Pour être plus précis à 190 Km exactement de la capitale par le plus



grand des hasards, alors que la nuit déjà bien noire, nous cherchions un endroit pour planter notre tente. A coté de leur Khaima, notre petite tente faisait pale figure. Après nous être installé, nous avons été invité à prendre le thé et à partager leur repas. La légendaire hospitalité de la Mauritanie. Merci ! Je croyais qu'elle avait disparu. Eh oui ! Jusqu'à maintenant nous avons été victime d'arnaques. Il y en a de toute sortes. La première, dont nous fûmes témoin s'est déroulée à peine après avoir traversé la frontière. Alors que la nuit tombait, nous demandions aux occupants d'une Kaima si on pouvait planter notre à coté de la leur. Ils nous proposèrent plutôt à partager leur tente et le thé avec eux. Bien entendu on accepta. Mais au fur et en mesure que se passait la soirée, une personne nous annonça que cela nous coûterait 6000 ougouyas (20€). On ne comprend pas ! En fait c'est une auberge camping ! Nous n'avons pas cet argent sur nous puisque nous arrivons de la frontière et que nous avons pu changer que 10 euros. Nous voulons partir ! Finalement un marocain qui était là et qui en fait est le fiancé de la gérante paie notre nuitée. On ne sait comment le remercier. De toute façon nous étions prêt à partir. La seconde arnaque s'est déroulée 40 Km lus loin. Alors que nous cherchions de l'eau, une bonne femme nous fait comprendre qu'elle peut nous en vendre. On est perplexe !!! On comprend que dans le désert, l'eau est rare et que les quelques sondages présents vendent leur eau. Nous la croyons ! Encore un mensonge. Nous apprendrons un peu plus tard, que l'eau est gratuite. Autre arnaque, et la plus grave à mon sens, celle pratiqué par le gardien du banc d'Arguin. Ce site étant classé patrimoine mondial par l'UNESCO, il n'y a pas de route pour y aller. Juste des pistes impraticables en vélo pour cause de sable. Il nous faut donc louer un pick-up ! Le prix en est excessif. 13000 ougouyas. L'astuce du garde et de nous faire croire que c'est lui qui doit négocier les prix car les gens du village abusent sur les prix pour les touristes. On se doute qu'il nous mène en bateau mais on veut aller au Banc ! On finit par accepter (et donc cautionner cette arnaque) ! Je peux dire arnaque, car le retour que nous a négocié Yvoko, le directeur du camping ou nous avons dormi, à 4000 ougouyas. Des arnaques nous en verrons d'autres, mais bon, on se forme....Je reviens sur Hamama, Thérésa et toute leur famille. Ce sont des gens comme ça, intègrent qui me font aimer la Mauritanie. Leur gentillesse est gratuite et dénuée d'intérêt. Après les trois jours passés chez eux, je me demande encore comment on peut les remercier de leur hospitalité. Car grâce à eux nous avons passé un superbe séjour à Nouackchott, en plein cœur de la ville.

Nouackchott, est une capitale très particulière. Tout le 20 ième siècle peut se voir à un croisement. Le début avec une charrette tirée par un âne, la moitié avec une vieille R12 toute déglinguée a tel point qu'on se demande comment elle roule, et la fin avec le dernier 4X4 de luxe. Tout se monde se côtoie, se klaxonne. Je me demande encore comment c'est possible. Lorsque j'attendais Bad Jibril, le manager du groupe Diddal Jaalal, au croisement de la préfecture du 6ième, je suis resté une bonne demi-heure à observer ce défilement de véhicule venu d'un autre temps. Un pur moment de plaisir. Car pour compliquer le trafic, il faut tenir compte des chèvres qui traversent à tout moment la route. Unique.

Diddal jaalal est un groupe de musique Afronmade. Les instruments de musique qu'ils utilisent, sont des issues de l'ethnie Peul. On y rencontre le Gnagnérou, une sorte de violon composé d'une calebasse fermé par une peau de lézard et un manche avec une série de crins composants l'unique corde. Autre instrument rencontré est le Kérona, un luth à deux cordes constitué d'une caisse en bois et d'une peau de vache. Pour terminer avec les cordophones, on a également rencontré l'instrument le plus simple puisqu'il s'agit de l'arc à bouche appelé le Bayol. Pour les percussions on a vu le Bagou, un tam-tam d'épaule et l'horbe une calebasse avec des bouts de bois. Après nous avoir présentés ces instruments, nous avons eut droit à une démo. C'était vraiment génial. Surtout que pour l'occase ils nous ont sorti le grand jeu. Costume traditionnel et dernière composition. Virginie a eut l'autorisation de les filmer pour une chanson. Ils se produiront prochainement au Mali à Bamako et peut être un peu plus tard à Asnières sur Oise en France. Si vous êtes à proximité, foncez les voir, ça en vaut la peine....

## Saint Louis - Sénégal

lionel

05-03-2006

Je suis tranquille. Je pédale doucement sur la piste qui permet de relier la sortie du Parc Dawling en Mauritanie jusqu'au barrage de Diama situé sur le fleuve Sénégal. Il est tôt. Environ 9h00 ! Je viens à peine de me lever et la fraîcheur du matin est agréable. A ma droite des petites retenues d'eau où viennent se reposer des pélicans, aigrettes et autres hérons ! A ma gauche le fleuve Sénégal et un phacochère ....un quoi ? Un pha..pha..phacochère !!!!! "Au secours ! Sprinte ! Non reste ! Accélère et fuit ! Calme toi et observe.." ! Un doux mélange de peur et de curiosité m'envahit ! Je ne sais pas quoi faire ! Il est à peine à 5 m sur ma gauche ! Je ne bouge plus ! Je l'observe ! Il m'observe ! Putain qu'il est gros. Un monologue de question réponse se fait dans ma tête :

- Et s'il me charge...je fais quoi ?
- Ben tu dégages imbéciles !
- mais avec mes bagages il n'aura pas de mal à me rattraper !
- Alors file dans un arbre !
- Il n'y en a pas !
- Alors prie pour qu'il ne charge pas..

Je ne bouge toujours pas ! Je crois qu'il est aussi surpris que moi ! Il a le même mélange de curiosité et de peur. La séance d'observation dure bien deux minutes jusqu'à ce que Virginie arrive ! Le phacochère tourne la tête ! Il observe se retourne et



s'en va. " Non ! Reste encore !!!" me dis je. "Tu ne peux partir comme ça. Je n'ai pas eu le temps de prendre une photo ! Du moins le réflexe d'en prendre une!"

Il revient ! Non il part. Je souffle. Mon coeur bat à fond. La peur, l'excitation, la joie l'ont emballé. Il a disparu ! Ouah et reouah ! Que c'était bon ! Je suis prêt à signer pour revivre un sentiment similaire.

## Dakar - Sénégal

Lionel

07-03-2006

Dakar ! Agglomération de 2,5 millions d'habitants. Un enfer pour les cyclistes. J'étouffe. Ville aux milliers de taxis et de Alhams, sorte de minibus multicolores aux fumées noires. Pourtant, si on retire ces véhicules, j'ai l'impression que ce serait agréable à vivre. Mais ce n'est pas le cas. Je vais devoir investir dans des masques et des bouteilles d'oxygènes si je continue à faire du vélo ici. La circulation y est quasiment anarchique. Les yeux rivés devant et dans les rétros, j'essaie tant bien que mal d'avancer. C'est éprouvant. Pourtant, que la route était belle pour venir.

A Saint Louis, ville moyenne au nord ouest du Sénégal, il fait bon y vivre. C'est super reposant. On se balade le soir paisiblement. A aucun moment on ne se sent en insécurité. La circulation y est plus facile. Mais il faut rester vigilant. Du sable par ci, des trous par là, des coups de klaxons qui vous font sursauter sont autant de pièges qu'il faut éviter. Quelle que soit la ville Sénégalaise, les rues sont toujours en effervescence. Un vendeur de montres, de chaussures, de boubous, de souvenirs, de journaux, de télécartes m'accoste tout les cinq mètres. Un peu comme sur les plages du sud, mais à la puissance mille. Un "non" ferme et décidé suffit souvent à les en dissuader. Ils voient bien que je n'ai pas envie de m'encombrer. Parfois je fais même un geste de la main circulaire de la gauche vers la droite pour signifier que ça ne m'intéresse pas. Un peu comme Obiwan Kénobi quand il veut influencer un interlocuteur (clin d'œil à Xavier). Serais je devenu un Jedi après avoir été dans la peau d'Indiana Jones ? Le prochain sera-t-il Tarzan ? En tout cas le geste marche très bien. Le refus ne les vexa pas ! Ils gardent le sourire et souhaitent un bon séjour ! Ils sont quand même géniaux ! Un peu usant à la longue mais géniaux. Saint Louis est pour l'instant le seul endroit où nous avons dormi à l'hôtel. Ensuite, les Sénégalais nous ont offert spontanément et systématiquement l'hospitalité. Ils appellent ça la Terranga. Pour ceux qui connaissent le football, ce nom doit leur rappeler quelque chose. C'est en effet le surnom de l'équipe nationale de football du Sénégal : « Les lions de la Terranga ».

Louga a été notre deuxième halte en descendant vers Dakar. Nous y avons été accueilli par Omar. Ce fut vraiment super. Nous l'avons rencontré sur un pick-up entre Nouackchott et le parc de Dawling, juste avant mon histoire d'amour avec le phacochère. Omar est un marabout. Attention ! Pas un marabout comme on les connaît en France. Pas celui qui vous promet de faire en sorte que la fille que vous aimez va vous tomber dans les bras en moins d'un mois, ou celui qui vous promet que vous allez réussir vos examens. Non ! Un vrai. Un marabout, fils de marabout, petit fils de marabout etc.. Omar nous explique qu'il existe plusieurs types de Marabouts. En fait trois. Les grands marabouts, appelés les Sérignes. Ce sont des leaders spirituels et politiques. Ils ont énormément d'influences sur leurs disciples appelés les talibés (mendiants) qui leur font des dons. Ils sont en quelques sortes l'intermédiaire entre dieux et le croyant. Il y a ensuite le marabout qui envoie les gamins inscrit dans son école mendier dans la rue. Ce qui explique pourquoi il y a des tas d'enfants qui demandent sans cesse de l'argent. Ceux là, Omar se bat pour essayer de les supprimer du paysage. Et il y a enfin le marabout gri-gri, ceux que nous connaissons, qu'on peut apparenter à des sorciers. Ils n'ont absolument rien à voir avec la caste des marabouts.

Le lendemain, en descendant sur Ndandé, nous avons rencontré nos premiers Baobabs. J'écris ce mot avec un B majuscule car j'ai toujours été fasciné par cet arbre à la fois mythique et mystique. Depuis tout petit je rêvais d'en voir et d'en toucher un. Eh bien voilà ! C'est étonnant ! Il n'y en a aucun qui se ressemble. Tous différents ! Un peu comme les nuages. Un qui ressemble à une personne accroupit, un qui vous fait un clin d'œil, un autre qui vous tend les bras... mon imagination est en marche devant chaque arbre. Les légendes africaines disent que chaque baobab renferme l'âme d'un homme. J'ai envie de tous les photographier ! En couleur, en noir et blanc, en lumière, de côté, de travers... Mais on a pas le temps.

A Ndandé, pas d'endroit où dormir. Alors on demande à rencontrer le chef du village pour savoir où nous pouvions dormir en sécurité. Absent, c'est sa fille qui nous reçoit. Elle nous propose de dormir dans sa maison. Quelle soirée ! C'était vraiment super ! Un bon moment avec cette Cumba et son frère. Les sénégalais sont d'une convivialité remarquable. Encore une fois on est très bien reçu. Je me demande, si ça continue comme ça, si j'aurai assez de place dans ma petite tête pour me souvenir de toutes ces images, paroles, rires qui défilent devant moi.

A prêt avoir passé un bivouac dans une gendarmerie à Pout (eh oui ! encore une gendarmerie), c'est à Dakar que nous sommes encore bien accueilli par Moustapha et Fatoumata. Moustapha travaille comme conseiller technique au ministère de la culture. Leur maison nous a été complètement ouverte. Un accès à sa bibliothèque et voilà que j'apprends des tas de choses sur la Kora et sur son roi Cissokho. Leur fils, actuellement au centre de formation de football de Metz à Dakar, sera peut être une star de la défense des lions de la Terranga ! C'est tout le mal que je lui souhaite car il est d'une gentillesse égale à celle de ses parents. A Dakar nous avons également croisé un couple de franco-suisse génial. Il s'agit de Sasha et Dorothee. Alors que nous passions devant leur boutique avec tout notre attirail, Sasha, le suisse, vient à notre rencontre car il est fan de vélo. Il a déjà fait la traversée des USA en cyclo et envisage de faire l'Afrique à partir de l'été 2007 avec Dorothee, une française expatriée qui travaille comme institutrice à Dakar. D'une disponibilité incroyable, ils ont agrémenté notre séjour dakarois pour qu'il nous soit des plus facile pour se retrouver dans cette immense ville. A tel point que sa boutique est devenu notre point de rencontre à chaque fois que Virginie, Diana et moi nous nous séparions pour faire nos différents petits trucs. Ah



oui ! J'ai oublié de vous dire ! Diana est l'amie de Virginie qui vient de nous rejoindre et va se promener avec nous pendant trois semaines. Désormais nous sommes trois dans l'aventure. Elle nous a obtenu un passage en radio sur Nostalgie Dakar pour parler de notre aventure. C'était vraiment sympa. Donc Sasha et Dorothée nous ont facilité notre séjour. Merci à eux ! Maintenant, notre séjour sur Dakar se termine. Direction la petite cote et le Siné Saloum ! J'ai hâte....

## Kaolack - Sénégal

lionel

17-03-2006

Nous avons quitté l'enfer pour le paradis. La petite cote et le Siné Saloum. Nous avons commencé par une soirée dans une villa au bord de l'eau que nous avait indiquée Sacha à Yene. Superbe ! Merci Sacha. En revanche pour la baignade ce fut rapide. L'eau à 15°C a juste permis de faire un aller/retour de deux minutes. Ensuite, une nuit sous une pergola à la belle étoile avec le bruit des vagues qui viennent mourir à moins de dix mètres. Le pied. Le bonheur. Je ne demande rien de plus. Notre séjour c'est poursuivi par un parcours sur une piste qui nous a permis de rejoindre Mbour puis Joal-Fadiout. A partir d'ici on rentre dans le pays où l'ethnie dominante est les Sérères. Les sérères sont essentiellement catholiques. Sur l'île de Fadiout, ils sont même à 90% catholiques animistes (eh oui ! les croyances ancestrales perdurent). Fadiout est une île reliée à Joal par un pont de bois. Sous nos pieds, des coquillages à profusion. Il n'y a que ça. L'île est en fait un amas de coquillage. Un autre pont de bois permet de relier l'île au cimetière situé un peu plus loin. Ce coin est vraiment un havre de paix. Fadiout est divisé en six quartiers. Dans chaque quartier une case à palabres dans laquelle sont discutés les problèmes sociaux et autres par les responsables des quartiers.

Après Joal Fadiout nous avons rejoint le Sine Saloum au travers d'une piste éprouvante mais remarquable. Nous avons pu voir le plus vieux Baobab du Sénégal et y rentrer dedans. Absolument remarquable. Une drôle de sensation quand on y est ! Je ne saurais la définir mais une expérience à faire.

Arrivé aux abords du Saloum et après un rapide passage à Djilas pour récupérer un carton de préservatif dans un couvent, qui nous a offert l'hospitalité, nous avons passé une journée à Djilor, village natal de Léopold Sedar Senghor ! Et là ! Le Paradis. Dans ce village, nous sommes accueillis par un contact de Virginie. Il se nomme Gabriel. Une après midi dans un hamac au bord de l'eau, une baignade dans de l'eau à 25 °C, rien à voir avec Yene. Ensuite une petite instruction sur la culture. Ici, les sérères sont les sérères du Sin, ce qui veut dire la terre et sont donc agriculteurs par opposition aux sérères du Saloum, la mer, qui sont pêcheurs. J'ai donc appris ce qu'était la noix d'acajou. Je ne m'imaginai pas l'arbre comme ça. Surtout que le fruit se compose de deux parties. La pomme d'acajou, qui est très sucrée mais avec une texture très particulière en bouche et la noix d'acajou que nous connaissons en France. Nous avons également goûté aux soirées de lutte sénégalaise. C'est très particulier comme sport. Ici, tous les villages ont leurs champions. Tout ou quasiment tout le monde fait de la lutte et du foot. Lors d'une séance d'entraînement de foot auquel j'ai pu assister avec Gabriel, il est fréquent de voir un joueur quitter le terrain pour aller lutter avec un autre et revenir continuer sa partie. Ce sont vraiment de sacrés athlètes en plus. Très baraqués. Après ça, deux jours en pirogue dans le saloum. Là je n'ai pas le temps de vous le raconter mais vous pouvez déjà en voir les photos..

Bon finalement me voilà ! Donc nous voilà dans le Siné Saloum. Après avoir négocié pendant une demi-journée (sans exagérer) le prix d'une promenade en pirogue dans le Saloum pour nous mener de Ndangane à Foundiougne, nous sommes arrivés sur un terrain d'entente. De 65 000 FCFA par personne nous sommes passés à 30 000 FCFA par personnes pour deux jours en pirogues. Notre petite promenade dans le Saloum a débuté par une visite rapide de la mangrove, sans trop rentrer au cœur de celle-ci ! Ce qui a énervé les filles à l'occurrence. Ensuite un petit tour de l'île aux oiseaux. On en a vu quasiment aucun. Pour cela le banc d'Arguin était dix fois mieux. La visite de l'île de Mar Lodj et de son principal village, Mar Lothie. Un village particulier car vivent en harmonie, musulman, catholique et animistes. Un bon exemple que devraient suivre des tas de personnes. On y trouve église, Mosquée et arbre sacré. Ici un Fromager, le bois principal de l'île qui sert à la construction des pirogues. Un bois très dur et très léger. Le tronc en est complètement couvert d'épine. Autre particularité du village est son autonomie électrique. Ici, l'énergie est produite par des panneaux solaires. Chaque maison et chaque réverbère sont équipés d'un panneau. Après l'île de Mar Lodj, une petite séance de pêche. Quel bonheur de pêcher un joli petit mérou. Une première journée qui me ravit qui se termine par le bivouac sur la plage. Et là ! L'événement. Après un début de soirée sympa, l'enfer, au bon sens du terme. Nous avons été attaqués par des "Mout mout". Sortes de petites mouches qui vous piquent. Ça ne laisse pas de trace mais ça fait super mal. Et elles attaquent en armada. Nous avons dû nous réfugier sous la tente. Mais avec la chaleur impossible de dormir. Car comme elles passent partout on en avait aussi dans quelques unes dans notre logement de fortune. Pour échapper aux piqûres, je me réfugie dans mon sac de couchage. La chaleur devient très vite insupportable. Dans un sac, à trois sous une tente, dans le Saloum au mois de mars, inutile de vous en dire d'avantage. Diana avait tenté une sortie, mais était vite revenue dans la tente en à peine deux secondes. Alors une super idée me vient. La voici : "Je sors vite de la tente, m'enferme dans mon sac. Au moins j'aurais moins chaud". Je passe à l'action. J'ouvre la tente et là la chevauchée des "Walkyriees Mout Mout" commence. Le remake de Pearl Harbor a débuté. Mon visage est le port et les "Mouts Mouts" les kamikazes. Je ne fais pas long feu. En moins de cinq secondes je referme la tente. C'était une putain de mauvaise idée. Reste une seule chose à faire. Attendre qu'ils se cassent. Cela ne viendra qu'au milieu de la nuit une fois le vent levé. Je savais que les mouches pouvaient être pénibles mais elles sont vraiment chiantes...le lendemain, après cette nuit pas du tout reposante, visite du village de construction de pirogue et de leur fumoir de



harengs. Puis re-ballade dans le Saloum en pirogue, les doigts de pieds en éventail, bien entendu car nous sommes fatigués (du moins moi). Une autre petite île où nous visitons une école primaire où les élèves apprennent l'arabe et le français. A titre indicatif, je n'en ai pas encore parlé, mais il faut savoir qu'au Sénégal, même si le wolof est la langue la plus parlée, tous les cours dans les écoles sont donnés en Français. Imaginez la difficulté pour ces élèves. Ils étudient en Français. Doivent parler le Wolof car elle est la langue du Sénégal. Quand ils sont en famille, dans leur foyer, ils parlent leurs dialectes. Le Sérère, le Peul, le Bambara, etc... Sans compter qu'ils doivent également apprendre l'arabe pour le coran et à partir de la sixième l'anglais. Si ce n'est pas du boulot ça !!!! Prenons exemple, moi qui ne sais que parler français et deux mots d'espagnol. Notre ballade se termine par une arrivée sur Foundiougne où nous rejoindra Vincent, un toubab du nord de la France, en vacance pour quelques jours qui est en contact avec Virginie depuis la préparation de ce voyage. C'est lui qui nous avait déposé nos préservatifs à Fimla. Il passe régulièrement ces vacances à Djilor en compagnie de Gabriel et Thérèse (voir au début de la New Letter) qui nous ont rejoint également ce jour là. Maintenant direction Kaolack où a lieu le plus grand marché couvert d'Afrique après celui de Marrakech et le parc du Niokolo. A très bientôt pour de nouvelles photos.

### Labé - Guinée

Lionel

03-04-2006

Après Tambacounda, nous sommes allés passer trois jours dans le parc de Niokolo Koba. Ici ce n'est pas les grands animaux africains. Pas de lions, pas d'éléphants, pas de girafes, pas de rhinocéros, juste des singes verts, des babouins, des cervidés, quelques oreilles et narines d'hippopotames et surtout beaucoup de phacochères. Mais cela suffit à mon bonheur, gardons en pour la suite de l'aventure. Après le parc, nous arrivons dans le sud-est du Sénégal, sur les premiers contreforts du Fouta-Jalon. Là c'est une autre Afrique. Excepté la ville de Kédougou où s'arrête le bitume, les villages sont sans électricité, sans eaux courantes sans téléphone et sans école. J'ai l'impression que cette zone est oubliée de l'administration. Sans école ou presque. Il existe en tout une vingtaine d'écoles de brousse ouvertes par une mission catholique basée à Kédougou. Nous avons passé pratiquement 24 heures avec les trois prêtres polonais qui gèrent cette mission. Ils sont vraiment excellents ! En plus de nous avoir super bien accueillis nous avons pu constater le travail qu'ils mettent en place pour que tous les gamins de cette région puissent avoir aussi droit à l'éducation. Près de 900 élèves à former. Ce n'est pas rien. Surtout que dans cette zone se côtoient des ethnies différentes. Des Bédiks, Malinkés, Bassaris, Peuls, etc... Tous ont leur langage. Il n'est pas rare de voir de part et d'autres de la piste des villages aux ethnies différentes ne se comprenant pas et donc ne communiquant pas. Imaginez donc la difficulté de l'instituteur qui doit enseigner en français à des classes qui ne parlent pas le même langage.

Après Kédougou nous nous sommes dirigés à Dindéfello. La seule chute d'eau présente au Sénégal. En cette période de sécheresse, elle n'est pas très grosse mais reste belle. Un petit après midi à se baigner dedans pour en apprécier sa fraîcheur et se tonifier. Nous avons eu également l'occasion de passer une nuit dans un village malinké. Par chance, ce soir là une troupe de griots Peuls était venue chanter les louanges du chef de village. Nous avons passé cette soirée au bord du feu avec danse et chant dans la tradition africaine. Un très bon souvenir.

A Dindéfello s'arrête notre parcours au Sénégal. A partir de maintenant nous rentrons en Guinée et entamons l'ascension du Fouta-Jalon. La première partie est impraticable en vélo. Pour pouvoir monter sur le plateau situé 100 m plus haut, là où la cascade commence nous faisons appel à deux porteurs. Je suis estomaqué avec quelle aisance ils montent nos bagages. Moi qui ai du mal à tirer ma remorque avec mon vélo, voilà que ce porteur met ça sur sa tête et la monte sur le plateau à travers le sentier en moins d'une heure. Incroyable !

A partir de là, un plat à travers des pistes nous permet de rejoindre le poste frontière de Lougué. Nous voilà en Guinée ! Nous espérons être à Mali ville en fin de journée. Elle est située à environ 65 Km. Nous déchantons très vite. En fait Mali se situe à 1540 m d'altitude. Pour la rejoindre une piste impraticable. Pleine de ravines, de gravillons, de plaque volcanique. Même les 4x4 ne l'empruntent pas. Il nous faudra quatre jours pour rejoindre Mali. Nous avons passé plus de temps à pousser nos vélos qu'à rouler. En plus nous avons même eu de l'aide pendant une journée. Ce fut très difficile. Je crois que j'ai été au bout de moi-même physiquement. Le soir, j'avais mal aux abdos, mal aux bras, mal au dos. Une véritable épreuve. Les gens chez qui nous avons dormi nous trouvent courageux. Je leur rétorque qu'on est plutôt ignorant car si j'avais su l'état de cette piste, jamais de la vie je ne serai passé par là. Mais le paysage en vaut la peine. Dame Guinée est magnifique mais ne dévoile ses charmes qu'à ceux qui le méritent. Dans le village de Lébéké, un responsable nous apprend que la dernière fois qu'il a vu passer des blancs en vélo ce fut en 1984. Autant vous dire que ce n'était pas hier.

A près quatre jours de galère, quelques kilos en moins (je n'en fait plus que 67) mais des rencontres exceptionnelles, nous prenons un taxi pour rejoindre Labé, là où nous nous trouvons aujourd'hui. Bientôt une semaine en Guinée, dans le Fouta-Jalon, considéré comme le château d'eau de l'Afrique de l'ouest et déjà ce pays est à mes yeux le plus beau que j'ai traversé. Paysages somptueux, enfants extraordinaires et la population d'une hospitalité qui dépasse celle que nous avons connue jusqu'à maintenant. Pourtant ce pays est bien plus pauvre que le Sénégal mais je l'adore vraiment. Si vous voulez partir faire du tourisme en Afrique de l'ouest je vous conseille vivement le Fouta-Jalon.

### Sigüiri - Guinée

lionel

14-04-2006

Vous êtes nombreux à me demander encore et encore des photos. Vous me demandez de vous faire rêver. Alors voici



quelques photos des chutes de Kambadaga, de Kinkon, ou du Fouta Jalon. J'espère qu'elles vont vous faire rêver car pour moi c'est fini ! Elles ne me font plus rêver. Ce qui n'est qu'une photo pour vous, représente aujourd'hui pour moi une quantité d'images. Chaque fois que je regarde une de ces photos, c'est un film que je revois. Les difficultés pour y arriver, la joie de découvrir et surtout tous les sons, les odeurs et les gens associés à ces images. Aujourd'hui je ne rêve plus de ces endroits, je les aime tout simplement. En résumé, ces photos me font encore plus aimer la vie ! A Kambadaga, ma cascade préférée, j'aurai pu y rester des heures et des heures. Se retrouver au pied de la chute après plus d'une journée de recherche est une excitation incroyable. On se sent si minuscule. Et pourtant nous sommes en saison sèche. J'essaie de m'imaginer la fantastique beauté que ça peut être en saison des pluies. Mais je suis sûr que je suis loin du compte. J'ai comme un regret ! Je pourrais vous raconter jour après jour notre aventure. Tous les gens que nous croisons, les lieux que nous visitons, les moments sans intérêts également, mais je n'en ai pas envie. Peut être par paresse, ou peut être parce que ce qui me fait vibrer ne le fera pas forcément. En plus j'en oublierai. Alors je vais vous résumer la Guinée.

Nous y avons fait que deux régions sur quatre. La moyenne et haute Guinée. La première, constitué du Fouta-Jalon, est habitée par les Peuls tandis que la deuxième, faite de la plaine du fleuve Niger est occupée par les Malinkés. La langue diffère mais la constante de l'hospitalité est présente. Ces deux régions sont assez pauvres. Depuis trois semaines, nous vivons sans électricité et sans eaux courantes. Je pensais que c'était choses difficile avant de venir ici, et pourtant on s'y fait très bien. Le seul problème que cela nous pose est la recharge de nos appareils et bien sur les connexions Internet pour vous donner des nouvelles. Mais à part ça, aucun souci !

A part peut être la chaleur ! Alors que dans le Fouta Jalon les nuits étaient douces et fraîche, ici on retrouve les chaleurs que nous avions connues à Tambacounda. Même la nuit je suis obligé de boire. Environ un litre d'eau. Ajouté aux six litres que je bois dans la journée sur le vélo, cela commence à faire beaucoup. D'ailleurs je sens que j'ai épuisé mes réserves. Parfois mon corps me réclame certains aliments. Je rêve de fruits et légumes de ma douce France. Alors qu'en moyenne Guinée, nous avons essentiellement mangé des avocats, papaye, tomates et mangues, en haute Guinée, ces fruits et légumes ne sont plus présents. Je sens que je dois avoir des carences alimentaires. Le sel me fait défaut.

En arrivant à Siguiri, nous remédions à ce problème. Nous allons maintenant nous diriger vers le Mali et quitter la Guinée.

Mais avant, nous allons demain visiter un village de chercheur d'or ! Comme dans le Far West. Nous arriverons normalement à Bamako dans quatre jours où une nouvelle connexion internet nous attend.

A très bientôt...je vous raconterai dans mon journal intime comment Colt Sivers à succéder à Lucky Luke.

**Bamako - Mali**

**Lionel**

20-04-2006

Actuellement à Bamako, nous écourtons notre séjour pour nous rendre au Burkina Faso, enfin d'assister aux funérailles du père de notre contact à Ouagadougou. Nous reviendrons ensuite au Mali pour visiter le pays Dogon. Nous profitons tout de même de notre court séjour pour mettre à jour notre site. Pour les photos, dans la ville de Siguiri, vous trouverez l'essentiel des photos faites en Guinée. Tout y est mélangé. Du Fouta-Jalon jusqu'à notre départ de Siguiri. Vous trouverez également quelques photos de Bamako et de Sibi. Les catégories passeport et instruments sont mises à jour. Enfin, une nouvelle rubrique sur l'art africain : La sculpture et l'écriture.

Bonne et mauvaise nouvelle concernant les photos. Je viens de découvrir une fonction sur mon appareil photo qui me permettra de mettre plus de photos en ligne. En revanche, suite à une mauvaise opération, j'ai perdu quelques photos du Parc du Niokolo au Sénégal que je voulais vous montrer.

Avant d'arriver à Bamako, nous avons visiter la mine d'or à ciel ouvert de Tatakourou. Même si ce fut très intéressant, pour moi, la vraie mine d'or fut la rencontre de Moussa. Avec lui j'ai découvert le « N'KO », le nouvel alphabet africain. Vous pouvez découvrir cet alphabet sur les photos. Le N'KO, nom général, s'applique à l'ensemble des dialectes mandingues de l'Afrique occidentale. Les Malinkés sont les habitants de la haute Guinée et du Mali du sud. Au Mali oriental on rencontre les Bambaras. Au Mali occidental jusqu'en Casamance et la Gambie les Mandingues. De la cote d'Ivoire au Burkina occidental les Dioulas (qui signifie commerçant) et enfin les Wankaras pour les habitants du nord ouest du Ghana. Bien que les dialectes soient différents, ils s'appuient sur la même architecture. Pour pouvoir enfin écrire ces langues, les alphabets existants ne convenait pas, d'où la naissance du N'KO, basé sur la phonétique.

A Tatakourou, la vie du village m'a beaucoup plu. Un des moments qui restera gravé dans ma mémoire, est le réveil du village au petit matin. Avec la chaleur, tout les gens dorment à l'extérieur des cases sur des nattes ou des méridiennes. Au levé du soleil, voir le village se réveiller tout doucement est un véritable moment de magie. Les petits comme les grands, se mettent en mouvement lentement comme s'ils accompagnaient le soleil dans sa trajectoire vers le zénith. Un mouvement à droite, un autre à gauche. Puis on s'assoit lentement, la tête entre les mains, on émerge de la nuit douce. Le récipient d'eau à porté de main on se verse quelques gouttes sur le visage. Elle est fraîche ! C'est super agréable. On finit par se mettre debout. Lentement les muscles se mettent en action, la journée commence. C'est sur ces images que je quitte la Guinée pour rentrer au Mali.

Nous sommes donc maintenant à Bamako, en plein pays Bambara. Ville très agréable à vivre, nous y avons retrouvé le luxe. Eau courante et électricité. Une nourriture beaucoup plus équilibrée et variée. On s'est même offert le luxe suprême de manger une glace au chocolat au centre culturel français. Un vrai plaisir de retrouver ce saveur que je n'ai pas eu au bout de ma langue depuis trois mois. Il suffit de peu parfois pour être heureux. En Bambara, Bamako signifie « rivière aux caïmans » et



Mali « Hippopotame ». Mais je n'ai vu ni l'un ni l'autre dans la ville.

Voilà ! L'aventure continue. Les événements du Tchad vont certainement nous amener à modifier notre parcours. Nous étudions en ce moment plusieurs possibilités pour rejoindre Addis Abeba en avion à partir de Kano au Nigeria ou de Niamey. Mais les prix des vols intra-afriques sont très chers. A suivre....

## Ouagadougou - Burkina Faso

lionel

29-04-2006

Rallier Bobo-Dioulasso en bus depuis Bamako n'est pas une aventure comme une autre. Après une liaison tranquille jusqu'à Sikasso dans un grand bus délabré, il a fallu monter dans un minibus ou nous étions plus entassés que des sardines. Inutiles de vous dire qu'il y faisait très chaud. On est quand même mieux sur nos vélos. Mais tout ça laisse des souvenirs incroyables. Je vais directement au sujet qui m'intéresse le plus. La visite des éléphants à Boromo dans le parc des deux Balé. Magique. Il est 17h00. Toujours d'éléphants en vu. Après un moment de doute sur leur venue, l'espoir prend le relais lorsque du fond de la brousse surgit un brrrrissement. Je me mets à prier très fort pour qu'ils viennent. J'en invoque au roi des éléphants (que vous voulez vous, on tente tout ce qu'on peut). Je supplie de venir nous voir. Le temps passe toujours rien. Si ! Un deuxième brrrrissement. Nous guettons. Au moment où j'y crois le moins, voilà qui surgissent au milieu de la rivière. Génial. On observe. Doucement ils se lavent, s'inondent, se rafraîchissent. Je suis au bord et je les regarde. Ils sont à peine à 200 m. J'aimerais bien qu'ils viennent plus près. Mais ils prennent leur temps. Ce n'est pas grave. Je les vois. Au bout d'un long moment ils sortent ! Bye mes amis et merci de vous être montrés. Mais en fait ce n'était pas fini. Ils viennent vers nous. Nous sommes d'un côté de la rivière et de l'autre. Juste 20 m nous séparent. Je suis aux anges. Je ne pleure pas, mais ce n'est pas loin. Serait-ce l'Agape ? Le bonheur aurait pu être complet si la nuit ne commençait pas à poindre. Du coup aucune photos de claires quand ils sont à quelques mètres. Ça me fait râler. Si j'avais appris à mieux m'en servir.....

Je ne vous raconte pas dans quel état je me suis couché, mais je suppose que vous le devinez.

Par la suite nous avons visité la marre aux crocos sacrés. Ça aurait pu être sympa, mais c'est vraiment le piège à touristes. Les crocos sont amorphes. Pas d'excitation. Autant le croco que moi d'ailleurs. La légende veut que ces crocos aient sauvés les ancêtres du village. Depuis les crocos sont bichonnés et ne s'en sont jamais pris à un villageois. En revanche, la visite de l'association Zod-Neere, juste à côté fut très intéressante. Ils mettent en œuvre tout ce qu'ils peuvent pour que des enfants en échec scolaire puissent réintégrer le cycle normal ou alors leur assurer une formation professionnelle comme artisan en Batik, couture ou en sculpture du bronze. Vous pouvez d'ailleurs voir quelques photos sur le site dans la catégorie Artisanat Africain. Pour terminer, un petit mot pour le père Benoît de la mission de Boni qui nous a accueillis et avec qui nous avons passé une remarquable soirée. Notre halte à Boni n'était pas prévue, mais son accueil fut si chaleureux qu'il était impossible de repartir. Du coup, il a fallu rattraper les Km perdus ce jour-là. Résultats : record d'étape battu à deux reprises : 95 et 102 Km. Pas mal mais un peu douloureux tout de même dans les mollets. De plus nous venons de franchir notre 4000 Km. Pas mal non ?

## Banfora - Burkina Faso

Lionel

20-05-2006

Je suis content ! Je suis très content car je viens de voir quelques hyppos et aussi parce qu'enfin je vais pouvoir vous donner quelques nouvelles. Nous sommes à Banfora et nous avons enfin trouvé un cyber digne de ce nom. Vous verrez enfin quelques nouvelles photos des différents pays que nous avons traversés. Quand je parle de pays il ne s'agit en fait que de pays ethniques car nous sommes toujours au Burkina Faso. Lorsque nous étions à Ouagadougou et tout le long de notre descente vers la ville de Zabré nous étions en pays Mossi. C'est l'ethnie principale (près de 50%) au Burkina. Mais après Zabré, les ethnies se succèdent et ne se ressemblent pas. Une ethnie différente chaque jour. Difficile de s'y retrouver. Chacune a sa langue. Certaines se comprennent et d'autres pas. Le moré, qui est le langage des mossis, est souvent la langue utilisée pour que deux personnes d'une ethnie différente se comprennent. Autre alternative est l'utilisation du français, ce qui nous arrange bien.

En pays Gourounsi, c'est l'ethnie Kasséna que nous avons le plus fréquenté. Dans le village de Tiébélé nous avons visité un habitat et ainsi en comprendre l'architecture. Les maisons en huit, les cases rondes et les cases carrées constituent les différentes formes que l'on trouve dans la concession familiale. La maison en huit est l'habitat des vieux couples, la case ronde celle des hommes célibataires et la case carrée celles des femmes. Un village Kasséna regroupe l'ensemble des différentes concessions. Chaque concession est fermée par une enceinte en pierre.

Chez les Dagaras c'est différent. L'habitat est constitué d'un ensemble de cases collées les unes aux autres et en relation par de petits couloirs. Au sein de ces couloirs les greniers que l'on remplit par le toit. Plusieurs petites cours constituent les différents espaces de vie des différents membres de la famille. Chez les Dagaras les toits sont plats et les gens y accèdent souvent pour y dormir en saison sèche. Les villages Dagaras sont très étendus car les concessions sont situées au milieu des cultures. Ce qui met le voisin parfois le voisin à des centaines de mètres.

Chez les Lobis, les maisons vu de l'extérieur ressemblent à celles des Dagaras. Une concession au milieu des champs. Mais dès que l'on rentre dans une d'elle, tout est très différent. Il y a en fait une seule cour centrale et toutes les habitations sont autour reliées par le mur d'enceinte. Les Lobis dorment également sur les toits en saison sèche ou alors tous ensemble au milieu de la cour. Autre différence entre les Lobi et les ethnies Dagara et Kasséna, est que celle-ci est acéphale. Si les deux



dernières fonctionnent avec un chef de village, élu pour les Dagara, et de père en fils pour les Kasséna, il en est différent pour les lobi. Chacun est maître chez soi.

Une des dernières ethnies, très minoritaire, mais pas la plus inintéressante est l'ethnie des Gans. Constituée de seulement 10000 membres et tous regroupés sur le secteur de Obiré, à quelques Km de Gaoua au sud du Burkina, cette ethnie possède un roi. Ce roi est élu à vie par les membres de la famille royale. Un sanctuaire à Obiré regroupe tous les tombeaux des rois. Leur histoire est vraiment très intéressante. Il faut venir l'écouter, c'est tout ce que je peux vous dire.

Enfin, avant d'arriver à Banfora, nous avons passé plusieurs soirées avec des instituteurs des différentes écoles que nous avons vues sur la piste depuis Gaoua. Des soirées et des demi journée vraiment très sympa. D'ailleurs, ces écoles primaires de brousse cherchent à correspondre avec des écoles primaires françaises. Nous leurs avons promis d'essayer de faire quelques choses. Donc, si un (ou une) professeur des écoles est intéressé(e) pour correspondre avec une école de brousse burkinabé, contactez moi, je vous remettrai leurs coordonnées. Ce serait bien car ces enfants sont vraiment très agréables. Voilà les dernières nouvelles. Inutile de vous dire que je ne m'ennuie pas. Il est très difficile de synthétiser en quelques lignes trois semaines de pistes. Les coups de colères comme le précédent envers les ONG succèdent aux moments de joies ou de bonheur. Vous pourrez certainement vous rendre compte à quel point cela m'amuse de photographier par exemple les insectes. C'est vraiment trop cool. Les papillons sont très durs à avoir mais je finirai par y arriver...

### Bobo-Dioulasso - Burkina Faso

Lionel

25-05-2006

Ca y est ! Notre séjour au Burkina Faso se termine. Nous partons dès ce soir pour le Mali voir le Pays Dogon. Après avoir été accueilli par Oumar à Bobo, un cycliste semi professionnel faisant le tour du Burkina, notre séjour s'est terminé par une visite des vieux quartiers de Bobo-Dioulasso. Appelé auparavant Sya, le nom de Bobo-dioulasso fut choisit par les Français.

Lorsqu'ils ont arrivé sur le site, une rivalité existait entre l'ethnie Bobo et l'ethnie Dioula. Lorsque les Français demandèrent quels furent les premiers habitants de la ville, chaque ethnie prétendait en être les fondateurs. Ne sachant pas qui croire, ils décidèrent de nommer la ville du nom des deux ethnies, le "So" voulant dire maison.

Le vieux quartier de Bobo-Dioulasso est le quartier des Bobos. Nulle autre personne d'une ethnie différente n'a le droit de venir y aménager. Le quartier fonctionne encore avec des règles définies par le chef de village échappant encore aux contrôles de l'administration Burkinabé. Les maisons en banco, mélange de terre et de paille, sont imbriquées les unes dans les autres. Les ruelles y sont très étroites. Le quartier est divisé en quatre secteurs. Celui des animistes, celui des musulmans, celui des griots et enfin celui des forgerons. Même si les Bobos sont ouverts au monde moderne, certaines traditions persistent. Une personne qui se marie dans le quartier ne peut pas divorcer. Elle est liée à vie à sa compagne. A Bobo-Dioulasso, les bobos sont monogames, excepté les griots qui peuvent en épouser quatre.

Les autres quartiers de Bobo sont plus modernes. De larges avenues ombragées rendent les promenades agréables. Un bémol tout de même. Le chômage étant très élevé au Burkina, les jeunes essaient de vivre par le commerce ambulancier de rue. De ce fait, Bobo, a tendance à devenir comme Dakar, une ville où le touriste est sollicité à chaque instant pour acheter des bibelots ou autres. A la longue cela devient très lassant et fatigant.

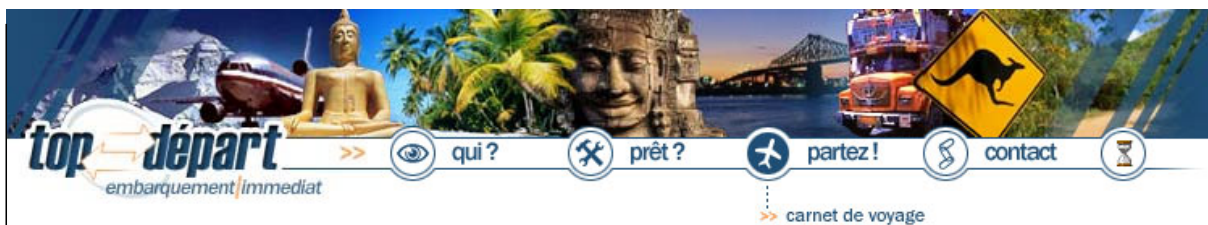
Ce qui me reste du Burkina Faso est une impression partagée. Des endroits fort agréables comme tout le sud du pays entre Zabré et Banfora. Des ballades sur les pistes à la rencontre des différentes ethnies, toutes très accueillantes et chaleureuses. Des moments magiques et inoubliables. Mais il y a un sentiment d'un Burkina à deux vitesses. Un axe Bobo-Ouaga où tout est mis en oeuvre pour le développement et le sud complètement délaissé. Des écoles dans les grandes villes avec des salles climatisées et des accès aux nouvelles technologies (internet) alors que les écoles de brousses n'ont même pas les moyens de s'acheter des craies et des crayons. Des centres de santé très modernes sur ces mêmes villes alors que certains villageois doivent effectuer des dizaines de Km pour trouver seulement un infirmier. Il y a comme une forme d'injustice. D'où ce sentiment de colère de l'autre jour envers les organismes sensés aider les plus pauvres. Vu d'ici, on a l'impression que c'est plutôt les plus riches qui sont aidés. Hélas....

### Djenné - Mali

Lionel

27-05-2006

Il est 20h lorsque nous arrivons à Djenné. Le taxi que nous avons emprunté à Bla nous dépose sur la place du marché. Juste devant la splendide mosquée. Plus grande bâtisse en terre au monde, même de nuit elle émerveille. Nous sommes assaillis par des guides et des pseudos guides dès notre descente du taxi. Etrangement je me sens calme malgré cet accueil étouffant. Après avoir fait comprendre que c'est nous qui choisirions notre guide et non le guide qui choisirait son client, nous nous dirigeons vers une auberge. Je me sens bien. Après le silence de l'oasis de Tinehir, la magie de Tatakourou, Djenné me donne un sentiment de plénitude. Pourtant aucune odeur particulière ni de lumières extraordinaires ne se dégage. Juste une architecture aux styles soudanais, marocain ou toucouleurs. Seule ville au monde entièrement édifiée en banco, Djenné m'ensorcelle. Construite sur une île au milieu du fleuve Bani, le site est classé au patrimoine mondial de l'UNESCO. Comment pourrait il en être autrement ! Carrefour des peuples dont le brassage a donné naissance à une civilisation typiquement Djennéké, Djenné m'hypnotise tout en douceur au son des versets coraniques chantés par les enfants révisant leurs leçons. Une promenade nocturne dans ses ruelles font de moi un admirateur de cette ville aussi nommée soeur jumelle de Tombouctou. L'envoûtement continuera le lendemain par une visite en plein coeur de la ville et aussi par l'excursion dans les



villages Peuls et Bozos l'entourant. C'est en fait toute une zone qui brille par sa splendeur. Je suis à la fois irradié par sa lumière et contaminé par son aura. C'est mieux que de l'être par "Little Boy" !!!!!

## Pays Dogon - Mali

Lionel

02-06-2006

Il y a des rencontres qui vous font aimer un pays et d'autres qui peuvent vous en laisser un souvenir amer. A Mopti, les deux catégories se rencontrent. Surtout la deuxième. Les faux guides et les piroguiers vous assaillent dès vos premiers pas aussitôt la porte de la ville franchit. C'est agaçant ! Dans la première catégorie, je signalerais la disponibilité et la gentillesse du personnel de l'OMATHO (Office Malien du tourisme et de l'hôtellerie) qui n'hésite pas à ouvrir leurs bureaux uniquement pour vous un dimanche ou pendant leurs heures de pause au déjeuner afin de répondre à nos attentes et nous conseiller.

Après Djenné l'ensorceleuse, nous avons visité Mopti, appelé aussi la « Venise Malienne ». Constituée d'un ensemble d'îlots reliés par des canaux, Mopti baigne dans l'eau au confluent du Bani et du Niger. Hors en cette saison tous les canaux sont à sec. C'est sans doute à cause de cela que le souvenir qui m'en reste n'est pas impérissable, malgré la beauté des berges du Niger. Mais comment peut-il en être autrement alors que je suis encore sous l'effet de la magie de Djenné.

Après Mopti, nous sommes partie au pays Dogon. Et là c'est une véritable aventure qui commence. Après avoir longtemps hésité, nous sommes arrivés avec Virginie, sur les conseils des différentes personnes consultées, de faire le Pays Dogon en vélo et sans guide. Et surtout de le visiter autrement. C'est-à-dire loin des villages touristiques de la falaise et de la plaine que sont Sangha, Banani, etc.. Nous avons opté pour les villages du plateau. De Kori-Kori à Patouguy, 205 Km d'images formidables, de rencontres extraordinaires mais aussi de galères.

Le site de Kori-Kori, les greniers de Koundiala, le village de Kemdié, les Toguras de Tassimbé et le paysage de Dembéré ou encore l'entrée dans la ville de Douentza sont des photos imprimées dans ma mémoire. Plus important que ces clichés sont les rencontres faites dans ce pays. Timbery à Bandiagara, le Chef de village de Koundiala, Hogomono à Douentza et surtout l'émouvant conseiller du chef de village de Patouguy. Cette rencontre de quelques minutes m'a fait monter les larmes aux yeux que j'ai du contenir et des trémolos dans la voix. Cet homme au comportement paternel, nous a fait promettre de ne pas faire du vélo entre Hombori et Gao. « Vous avez bien compris » nous disait-il, « C'est trop dangereux ; il ne faut pas le faire ». Alors nous avons promis. Nous avons pris un bus pour cette partie de la route. Personnage très attachant. Dernière rencontre, moins émouvante mais très importante fut celle d'un berger qui nous a permis de sortir d'un mauvais pas. L'évènement se situe entre Dembéré et Douentza. Il est 15h lorsque nous quittons Dembéré. Il reste 20 Km pour atteindre Douentza et environ 7l d'eau. Nous nous voyons déjà à Douentza avant 18h devant une bière bien fraîche. Erreur ! Grosse erreur ! A 18h30, après 3 crevaisons et une piste en cailloux impraticable, nous n'avons parcouru que 4 Km. De plus, nous n'avons quasiment plus d'eau. Pas de puits à l'horizon. La nuit tombe. On doit s'arrêter. Le vent est chaud. Je suis inquiet ! Nous savons que le demi litre d'eau qui nous reste ne suffira pas pour rallier le prochain village de la piste. Difficile de dormir avec cette chaleur.

Habituellement les nuits sont fraîches en pays Dogons. Mais pas cette nuit là. Au contraire. Le vent chaud me fait transpirer ! Même sans rien faire. Je me sens déshydraté. C'est une sensation horrible. Les moments où j'arrive à dormir, mes rêves sont peuplés de boissons glacées. Ça laisse encore plus un goût amer lorsqu'au réveil la réalité est là. A 5h00, au levé du soleil, avant que la journée ne soit trop chaude, nous convenons avec Virginie, qu'il vaut que je retourne à pied au village précédent pour aller remplir notre gourde de 10l. Au moment de partir, arrive un homme sorti de on ne sait où. Il devine notre détresse. Il nous donne le seul et unique litre d'eau qu'il possède. On ne parle pas la même langue mais il sait que j'ai besoin de plus d'eau que ça. Il me fait comprendre par des gestes de suivre le troupeau de vache qui passe un peu plus. « Elles partent se désaltérer » me dit-il par un mouvement de la main qu'il mène à la bouche ! Je ne sais ni son nom ni d'où il vient ni où il est parti. Il a juste été là 5 mn ! Un croisement divin. J'ai suivi le troupeau. 1h plus tard, j'étais dans un village Dogon perdu dans la montagne. J'ai pu me désaltérer à grande gorgée et surtout remplir ma gourde. 40 minutes plus tard je suis de retour à notre bivouac, c'est au tour de Virginie de pouvoir se réhydrater. Nous pouvons repartir. Il nous faut tout de même encore trois heures pour faire les 16 derniers kilomètres qui nous séparaient de Douentza ! Ce fut encore une épreuve ! J'avais l'impression que les éléments se révoltaient contre nous ! Quand ce n'était pas des cailloux, c'était le sable qui nous freinait ! Je suis en colère, je crie, je peste ! Je suis sur le point de craquer. J'insulte le vent, le soleil, le sable et les cailloux ! « Non ! Vous ne me ferez pas craquer, vous n'êtes que des e... » ! J'arriverai à Douentza ! Et on y est arrivé. Quelle victoire !! Je la savoure encore et encore. Je partage ce bonheur avec cet inconnu et ces vaches. Merci !!!

## Niamey - Niger

Lionel

14-06-2006

De Douentza à Gao nous sommes rentré dans un monde totalement différent que celui du pays Dogon. La route est superbe jusqu'à Hombori. Une route dans un paysage de pierre, de sable et d'acacias bordée de roches dignes de Monuments Valley aux USA. Un véritable plaisir de se balader dans ce site remarquable. A conditions que les éléments vous laissent tranquille. En effet ! A peine avions nous quitté Douentza, que voilà une tempête de sable nous oblige à nous arrêter et passer la nuit à Patouguy, dernier village Dogon que nous avons fait. Nous connaissons également une nouvelle tempête de sable à Gao, encore plus impressionnante. Le sable pénètre partout. On en a dans chaque recoin de nos bagages et de nos orifices. C'est dingue tous le sable que l'on peut avaler, respirer dans ce cas là.

De Gao, ville aux portes du Sahel et point de départ pour les excursions dans le désert, rien d'extraordinaire. Cette ville du



bord du Niger totalement ensablée, lieu de résidence des rois Askia au XV siècles, a perdu tout son rayonnement d'antan. Aussi, après une visite éclair des tombeaux des Askias, nous sommes allés voir les liaisons possibles pour Niamey. Et là, pas grand chose. La seule compagnie sérieuse, n'a plus de bus en état de marche et ne prévoit un voyage que dans cinq jours. Dernier recours : la compagnie aléatoire Askia Transport. Elle a un voyage pour le lendemain. Nous tentons le coup. Départ prévu vers 14h00. On se dit que cela nous reposera un peu. Finalement, dès la vue du bus nous savons que le voyage ne sera pas de tout repos. Tout d'abord, un départ à 22h00 au lieu de 14h00. L'embrayage ne fonctionnait plus. Ensuite un convoyeur très désagréable qui parle à ses clients comme à des animaux. D'ailleurs, à la manière dont on a été entassé, stocké dans ce semblant de bus, je me sentais plus chèvre que homme ! Mais pas d'autre solution pour rallier Niamey le plus rapidement. Enfin, quand je dis rapidement, comprenez rapidement pour le désert. Parti à 22h pour arriver à 18h, soit 20h de trajet, pour faire 450 Km, je ne crois que le mot rapidement est le plus approprié. Faut dire que les 250 premiers Km sont de la piste en mauvais état, mais pas autant que le bus. Et dire que ce transfert c'est fait en partie le jour de mon anniversaire. J'aurai pu rêver mieux pour le coup ! Ce fut une journée déplorable sur le moment, mais avec le temps cela deviendra certainement la journée d'anniversaire la plus terrible...

Nous voilà enfin à Niamey, capitale du Niger. Cette ville est surprenante. C'est une capitale africaine très calme au vu de ce que nous avons connu à Dakar, Nouackchott, Ouagadougou ou Bamako. Beaucoup moins d'effervescence. Niamey ne comptait que 2000 habitants dans les années 1920 et en compte aujourd'hui pratiquement 700 000. Ce qui est remarquable c'est que cette explosion démographique est restée structurée. Les grands axes sont goudronnés et les habitats construits selon un cadastre respecté, loin des constructions anarchiques des autres capitales africaines ayant connu le même essor. Autre particularité de Niamey est sa morphologie (si on peut utiliser ce terme). Ville sur le Niger, elle ne s'est construite que sur la rive droite du Niger. Un seul pont permet de rallier l'autre rive ou ne se trouve uniquement un lycée et quelques bâtiments ainsi que les cultures potagères en bord du fleuve. Ici, pas de grand monument, pas de bâtisse remarquable. Niamey n'éblouit pas par son architecture. Elle vit tranquillement au rythme du fleuve. C'est la capitale africaine que je préfère pour le moment.

### Damana - Niger

Lionel

18-06-2006

20h45. Calé dans le fauteuil au milieu de la terrasse, j'ai la tête perdue dans la grande Ourse. Je ne le sais pas encore, mais je vais assister à un spectacle. Les lumières célestes s'éteignent une à une. Tel le boléro de Ravel, les comédiens entrent en scène un à un. D'abord la brise. Ensuite la poussière en tourbillonnant envahit l'espace. Puis les eucalyptus entament leurs danses sur une toile de flash. Mouvement à droite. Mouvement à gauche. Une courbette. Mouvement à droite. Mouvement à gauche. Une courbette. Le mouvement devient perpétuel. Le tonnerre donne le tempo telles les timbales. La brise s'intensifie à en devenir vent. D'un coup la poussière s'éclipse. Apparaît sur les planches la pluie qui débute alors son concert de claquette sur la dalle en béton. Alors Le vent se métamorphose en tempête. L'opéra nature est à son apogée. Réfugié sur le pas de la porte, j'admire la valse des eucalyptus sur la sono de la pluie. Mes narines s'emplissent de cette union. Fraîcheur de la pluie et senteurs d'eucalyptus. Je suis fasciné par la valse végétale. Il est 22h00. Maintenant, le vent s'apaise. Les flashes cessent pendant que les timbales célestes s'assourdissent. Les danseurs se mettent au repos. Les bougies éternelles se rallument sur l'écran noir vouté. Le spectacle est fini. Il est digne d'une création de Decoufflé ou Goude.

### Atakpamé - Togo

Lionel

30-06-2006

Changement de décor. Après les paysages arides et semi désertiques du Sahel, nous sommes revenu vers une végétation luxuriante dès notre entrée au Bénin. Entre temps, nous avons pu apprécier la beauté du Dallol Bosso, région comprise entre Damana et Dosso au Niger. Les vues panoramiques sur les plaines d'acacias fréquentées par les dernières girafes de l'Afrique de l'ouest qui, hélas pour moi, n'ont pas voulu montrer le bout de leur museau, sont superbes. Traverser le Dallol ne fut tout de même pas une partie de plaisir. La piste, caillouteuse et ensablée, demande une grande attention et beaucoup d'efforts. Mon matériel en a souffert et en particulier ma remorque avec de nombreuses crevaisons. J'en avais plein le c...Au final, une impression de ne pas avoir suffisamment profité de cette beauté sauvage. Cette région est également riche en natron, sorte de sel utilisé en cuisine. Il était également employé par les Egyptiens pour embaumer les momies dans l'antiquité.

A la sortie du Dallol, nous avons entamée notre route vers le Bénin. On voit au fur et en mesure que l'on s'approche de Gaya, la ville frontière, la végétation s'épaissit et les acacias disparaître. Sur les 150 Km qui permettent de rallier Dosso à Gaya, les 120 premiers sont un faux plat montant qui m'a complètement usé. L'arrivée à Gaya fut une délivrance. J'allais mettre enfin au repos mes pauvres fesses qui n'en pouvaient plus. Repos de courte durée, juste une journée, le temps d'une liaison en bus pour atteindre Parakou au Bénin.

Au Bénin, c'est une autre Afrique. Le pays est beaucoup plus développé qu'au Niger. Les villes sont électrifiées, l'eau courante est disponible, l'hôtellerie et les commerces présents et surtout l'alimentation très variée. J'en profite donc pour reprendre un peu de poids. Je ne sais pas à combien je suis descendu exactement, mais sûrement en dessous de 65 kg. Maintenant je remonte un peu grâce aux Fanmilk, sorte de glaces et yaourts à boire que je trouve vraiment très bon. Nous sommes restés que trois jours au Bénin avant de rallier le Togo. Nous avons tout de même pu en apprécier l'hospitalité



puisque sur les trois nuits, deux ont eut lieu chez l'habitant. Une dans une mission catholique et la deuxième, plus insolite, à la frontière, chez le directeur de poste des douanes. Je ne suis pas sur que cela se ferait chez nous.

Arrivée au Togo, nous rencontrons un pays aussi développé que le Bénin (voir plus) et moins cher. La végétation est aussi luxuriante et les routes vallonnées, ce qui donne d'assez beaux paysages qui par endroit me rappellent mon sud-ouest natal. Les températures sont plus douces et surtout le taux d'hygrométrie plus élevé. Des conditions météo qui conviennent beaucoup mieux à mon organisme que les conditions du Sahel, région que j'aime tout de même beaucoup. D'ailleurs des 6 à 7 litres de boissons quotidiennes au Mali et au Niger, je suis passé à environ trois litres seulement. Aujourd'hui, nous avons même eut droit à une journée bretonne. Crachin et pluie pendant 50 Km. Nous sommes arrivés à Atakpamé trempé jusqu'aux os, ce qui ne nous était pas arrivés depuis le Maroc. Après des mois de sécheresses et de chaleurs, ce n'est pas désagréable. Maintenant nous partons vers Kpalimé à la frontière et essayer d'obtenir notre visa pour le Ghana. Cela nous permettrait d'éviter de passer à Lomé et de prolonger notre visa du Togo qui est limité à sept jours. Nous croisons les doigts...

Accra - Ghana

Lionel

09-07-2006

C'est une page du voyage qui s'est tournée en quittant le Togo. Désormais je ne comprends plus rien de ce qu'il se dit. Le Ghana, pays Anglophone, entoure de pays francophone est un nouveau monde. Mais commençons par mes impressions du Togo. Ce pays, aux couleurs tropicales est fantastique. Paysages très beaux, routes agréables. Hélas, je n'ai pas trouve la population aussi charmante et accueillante que dans les pays du Sahel. Avec le Bénin et le Togo (ainsi que le Ghana), nous sommes aussi rentres dans des pays aux cultures très différentes de ceux visités auparavant. La religion en est l'aspect le plus visible. Nous avons quitté des pays islamiques pour des pays chrétiens avec un fort encrage du voudisme. Des mouvances religieuses, venu des Etat-Unis (enfin je crois), comme les églises évangéliste, les églises de la foie profonde, les assemblées de Dieu, église presbytérienne, etc...fleurissent le long des routes. Ici, tout est à la gloire de Dieu. Des noms de pharmacie au style très évocateur comme "Dieu m'a sauve" sont innombrables.

Rentrer au Ghana ne fut pas chose simple. Je ne vous raconterai pas tous les détails, mais après s'être fait refouler a deux reprises a la frontière et une fois a l'ambassade du Ghana a Lomé, Nous avons pu obtenir notre visa a la suite d'une audience demande auprès du consul du Ghana au Togo. Une véritable aventure. Aussi, quelle joie d'avoir pu enfin l'avoir ce p...de visa car notre avion pour Addis Abeba ne nous aurait pas attendu. Le Ghana, du peu que nous en avons vu, puisque nous n'avons que longe la cote depuis Lomé jusqu'a Accra, m'a donne l'impression d'être relativement bien développe. D'ailleurs pas grand chose d'authentique tellement c'est occidentalise. J'ai comme une impression d'être en Europe, sauf que tout le monde est un plus bronze que d'ordinaire.

addis abeba - Ethiopie

Lionel

13-07-2006

Ca y est ! Nous y sommes. Nous voilà en Afrique de l'Ouest et plus précisément en Ethiopie. Le transit s'est très bien passe. Un voyage très agréable concocte par Ethiopian Airlines. Aucun souci pour faire transiter nos bagages et nos vélos par l'avion. Arrive à l'aéroport d'Addis, changement de climat. Nous sommes passe du niveau de la mer à 2000 m d'altitude. Ce n'est plus du tout pareil. Nous avons ressorti les polaires et les parkas que nous gardions au chaud dans nos bagages. Ici, nous ressentons bien que nous sommes pendant la saison des pluies. Au moins trois orages par jour, et pas des petits.

Addis Abeba est une ville très moderne aux grandes avenues très larges et aux nombreux hôtels luxueux. Pour l'instant nous n'avons vu que la partie riche de la ville, mais elle fait très développe, loin des photographies que je connaissais. Les gens sont plutôt accueillant et surtout très différents de l'Afrique de l'Ouest. D'ailleurs, on m'avait dit que les Ethiopiennes étaient les plus belles femmes du monde, eh bien je peux vous dire qu'en effet, j'en ai trouve beaucoup de très jolies.

Après deux jours a Addis, un autre visage de la ville s'est offert a nous. Derrière les fastes et les paillettes, nous en avons découvert un peu plus, en particulier les bidonvilles, caches derrière des palissades. Au grand écran plasma dans la rue, aux boutiques luxueuses sur les nouvelles technologies, s'oppose par exemple un internet à la connexion classique. Ici pas d'ADSL ou équivalent. Ce sera donc difficile pour mettre en ligne des photos.

Après quelques ballades en villes, je trouve les taxis bleus et blanc vraiment charmant. Ce sont des vieilles Lada, certainement un résidu de l'époque communiste. J'adore également voir et sentir la route fumante après chaque orage. J'ai l'impression que mon vélo glisse sur un petit nuage. La vie est très bon marche. Après avoir passe la première nuit dans un hôtel gouvernemental, nous avons trouve un petit hôtel a 8\$ la chambre, prix exceptionnel pour une grande capitale. L'alimentation est également très abordable. D'ailleurs on ne se prive pas, on mange matin, midi et soir au restaurant. On goûte a des plats locaux vraiment très bon, souvent accompagne d'une galette de tef et de sauce pimentée. Les jus de fruits sont terribles. J'ai une véritable faiblesse pour le jus de papaye. Il est vraiment excellent. Trop difficile d'y résister quand je le vois sur une carte. De toute façon je n'essai même pas, ce serait trop con de se priver. Faut dire qu'Addis Abeba regorge de salon de thé. En gros, un repas avec jus de fruit ponctue par une bonnes part de gâteau revient a 3\$ par personne.

Enfin, pour terminer, un petit mot sur le musée de l'Ethnologie que nous avons visite. Il est remarquablement bien organise et tout les objets sont bien mis en valeur. Des panneaux, en amharique et en Anglais, expliquent bien chaque section ou thème traite. De plus une petite annexe est consacre aux instruments de musique éthiopiens. Géant !! J'étais vraiment très heureux. Un grand moment de bonheur. Un seul bémol tout de même, mais du a mon ignorance. A la fin de la journée j'avais mal à la



tête a force d'essayer de traduire les panneaux avec mon petit dictionnaire Anglais-Français.

Demain nous quittons la capitale et partons à la découverte de ce fabuleux pays, plein d'énigmes, appelé aussi "Pays du Prêtre Jean", car ne l'oublions pas, l'Abyssinie est avant tout un pays Orthodoxe. Ce qui nous change car depuis le début, excepte les 15 derniers jours nous étions dans des pays islamiques.

Ah j'allais oublier. L'Ethiopie ne possède pas le même calendrier que nous et une heure différente. Pour les Ethiopiens, la journée commence à six heures. Pour eux il est donc 0h. Faut parfois faire attention, car quand on vous dit six heures cela veut dire 12 heures sur nos montres.

Ainsi ce termine ce petit carnet....À très bientôt !!!

### Weldya - Ethiopie

Lionel

28-07-2006

En Ethiopie, le meilleur côtoie le pire. Je vais commencer par le pire, la plaie de l'Ethiopie. Ce sont ses enfants. "Your ! Monney"; " Your, Your, Your..."Ce sont les façons dont ces gamins nous interpellent. Sans cesse, ils répètent ces deux mots pendant tout le temps où ils restent à marcher ou courir à coté de nos vélos. Les "no! Sorry" ou par la suite une attitude les ignorants ne change rien. Que ce soit en montagne ou dans les vallées, il y en a toujours quelques uns qui sortent de on ne sait où. Pas un instant de répit. On n'arrive même pas à faire des pauses. C'est super usant et vraiment casse c.....Parfois, les "Your ! Monney" sont remplacés par des "Where are you go". C'est plus sympa jusqu'à une certaine limite. Lorsque en montagne, en train d'en chier sur le vélo, tout les cinq mètres on vous pose la même question à répétition, c'en devient aussi gonflant. Parfois, j'en tuerai tellement ils peuvent être super gonflant. Heureusement que je n'ai pas d'arme sur moi sinon je serai en prison depuis longtemps.

A part ça, l'Ethiopie nous offre jour après jour des panoramas vraiment fabuleux et des rencontres super sympa. L'attitude des adultes est a l'oppose des enfants. Supers charmants et agréables. Chaque véhicule que nous croisons nous fait des signes d'encouragement et de félicitation. Pour les paysages, je ne m'en lasse pas. Que ce soit les plateaux de la région Choa ou de l'Abyssinie, les lands capes sont somptueux. Je suis chaque fois en admiration devant ces beautés naturelles. Les grandes failles sont comme des cicatrices sur sa peau noire. Au fond de ces abîmes, tel le sang, s'écoule l'eau, symbole de vie. Les agriculteurs travaillent ce derme, jour après jour a l'aide de leurs araires tractés par des vaches dont le fouet du fils de la reine de Saba claque sur le cuir et résonne dans la vallée. Bang, bang, bang....On dirait des coups de fusil.

Ces fouets sont les armes des enfants qui conduisent les troupeaux de chèvres, brebis ou boeufs paître dans la montagne. C'est également leur instrument de jeux. A celui qui fera claquer le plus fort son fouet. Mais attention ! Il ne faut pas se trouver sur le chemin. Sinon on peut ramasser un coup. C'est ce qui est arrivé à Virginie. Heureusement sans gravité. Lorsqu'ils n'ont pas des fouets, c'est en jetant des cailloux sur le bétail qu'ils les guident. Aussi ont ils tendances parfois à prendre les cyclistes (nous en l'occurrence) pour des bovins lorsqu'on ne satisfait pas à leur "Your ! Monney". Cela nous est arrivé plus d'une fois. Ce comportement des enfants est vraiment dommageable pour le tourisme en Ethiopie. D'autant plus que ce pays est riche d'histoire. De la reine de Saba à nos jours, des tas de légendes religieuses circulent en Egypte. En particulier sur la religion chrétienne. Il semblerait que l'arche de l'alliance est été cachée dans ses Eglises après avoir été dérobée en terre sainte. Chaque église orthodoxe prétend avoir cache cette alliance. Inutile de vous dire donc combine il est difficile de la retrouver quand on vous dit qu'elle est partout. Surtout que les églises sont nombreuses et très disséminées aux quatre coins du pays. Mais je vous rassure, je ne me mettrai pas à sa recherche. Indiana Jones l'a déjà fait...et j'ai quand même envie d'aller un peu plus loin sur ce continent africain qui me surprend chaque jour.

Prochain carnet de route sur les églises de Lalibela, lieu de pèlerinage de l'église orthodoxe Ethiopienne.

### Lalibela - Ethiopie

Lionel

29-07-2006

Ville fondée à la fin du 12ème siècle par l'empereur Gadla Lalibela. Elle aurait été créée afin de reconstruire une nouvelle terre sainte et une nouvelle Jérusalem après la prise de cette dernière par les musulmans conduit par Saladin.

La particularité de Lalibela réside dans ses églises pratiquement uniques au monde. En effet, les "biéta" (maison en amharique) ne sont pas construites mais taillées de haut en bas dans la roche. Trois architectures ont été utilisées. Les grottes, les excavées et les monolithes. Le site, constitué de 12 biétas se divise en trois groupes. Celui du nord en est le plus intéressant. Il semble représenter la rédemption. Une tranchée, point de départ des pèlerins, conduit du péché au salut. C'est à dire du tombeau d'Adam à la Biéta Medhane Alen (maison du sauveur du monde). Sur le parcours, cinq maisons devront être visitées. La maison du mont Sinaï (Biéta Debré Sina) accolée à la maison de Golgotha. Cela symboliserait le rapprochement entre les dix commandements du mont Sinaï (ancien testament) et l'alliance conclue sur le Calvaire (nouveau testament). La maison des vierges martyres (Biéta Denaghel), la maison de la croix (Biéta Masqual) et la maison de Marie (Biéta Maryam) viennent ensuite.

Les églises des deux autres sites présentent moins d'intérêts dans la symbolique, bien qu'étant tout aussi extraordinaires. En particulier Biéta Saint Georgis, que je trouve vraiment magnifique. C'est ma préférée. En forme de croix Grecque, il en impose au regard. Que ce soit vu d'en bas ou vu d'en haut, je ne peux rester insensible a cette sculpture fantastique. A vous de me dire ce que vous en pensez (lorsque je pourrai mettre les photos sur le site).



A bientôt pour un nouvel article sur les chutes du Nil Bleu.

### Dejen - Ethiopie

Lionel

02-08-2006

L'histoire avec le Nil Bleu (de son vrai nom Abbay), débute à Bahar Dar, en bordure du lac Tana. "A partir de ce dernier, on peut se rendre aux chutes de Tissisat, ou chutes du Nil bleu. Un extraordinaire spectacle qui comptent parmi les plus beaux du monde. Cet endroit est appelé Tisoaha, ce qui signifie fumée d'eau". Voilà ce qui était note sur mon guide. C'est donc plein d'excitation et d'impatience que j'attends de vivre l'instant magique où je serai devant ce spectacle naturel. C'est en milieu d'après midi qu'a lieu la rencontre. Le spectacle est grandiose, magnifique et extraordinaire. Pourtant je suis déçu. La magie n'a pas lieu. Le Nil Bleu, malgré toute sa splendeur ne m'a pas envoûté. Je ne ressens pas l'émotion et le trouble déclenchés par les chutes de Kambadaga en Guinée. Mais le Nil Bleu a plus d'un atout dans son sac. Il a finit par m'avoir. L'évènement se passe une semaine plus tard. Après une longue descente vertigineuse et tortueuse de 20 Km sur une piste caillouteuse, le voilà qu'il apparaît à la sortie d'un virage. Calme et paisible, il s'écoule dans les gorges qu'il a sculpté au fil des siècles afin de séparer les plateaux du Gojam et du Choa. Je suis en admiration. Autant son agitation aux chutes m'avait laissé de marbre, autant sa force tranquille dans ce paysage me prend aux tripes. Il est magnifique. Je ne m'attendais pas à le revoir. Il m'a surpris. Il m'a séduit. Il m'a conquis.

### addis abeba - Ethiopie

Lionel

04-08-2006

Le titre de cet article est aguicheur. En fait ce n'est pas tout à fait une histoire d'amour. Mais, comme les journaux people, je mets un titre à sensation pour attirer la clientèle. Mais passons directement à l'article. C'est l'histoire de ma liaison tumultueuse avec l'Ethiopie. L'Ethiopie est comme une femme. Beaucoup de charme et beaucoup de caractère. A des moments on l'adore et à d'autres on la déteste. Lorsque j'en ai assez, que je ne supporte plus son mauvais caractère et que je suis prêt à la quitter pour aller dans les bras de sa voisine Mlle Kenya, voilà qu'elle lève un nouveau pan de son "chama". Là, c'est une beauté encore jamais vu qui illumine mes yeux. Je ne résiste pas... Elle est très maligne ! Chacun de ses charmes est délivré au compte goutte. Ce n'est pas moi qui la déshabille, mais elle qui s'effeuille lentement aux instants les plus opportuns, comme savent le faire ces femmes ensorceleuses. Je suis prisonnier de son envoûtement. Aujourd'hui je l'aime, et demain je la haïrais. Mais après demain elle saura me ramener dans ses bras. C'est pas simple comme histoire d'amour, mais elle est à l'image de l'alimentation éthiopienne c'est à dire épicée.

### Abijata - Ethiopie

Lionel

11-08-2006

Elles sont belles ! Elles sont justes à coté ! Elles ne sont pas farouches. Je suis estomaqué de les voir de si près. Par moment elles me regardent droit dans les yeux, à d'autres, elles me tournent leur derrière tout blanc pour me dire qu'elles n'ont pas peur de moi. Comment ne pas les admirer. Je ne sais même plus laquelle photographier tellement elles sont plus belles les unes que les autres. Elles s'en vont et je les poursuis. Elles, ce sont les gazelles de Grant du parc national d'Abijata. Dans les hautes herbes, les plus petits ne laissent apparaître que le bout de leurs oreilles. On pourrait presque jouer à cache-cache ensemble. Ils sont sûrs de gagner car ils sont plus malins que moi. En plus, c'est toujours moi qui dois les chercher. Parfois c'est un chacal de chabraque que je trouve. Il n'aime pas ça. Alors il fuit à toute vitesse. Les lièvres sont pareils. Une fois vu, ils détalent à une allure impressionnante. Les grands oiseaux sont plus tranquilles. Tout d'abord ils n'aiment pas ce jeu. Ils restent visibles au bord des lacs. Que ce soit les Flamands roses, les pélicans, les autruches ou autres, on les approche assez facilement. Le plus beau est l'aigle pêcheur. Sous sa cagoule blanche, il scrute le lac à la recherche de son met préféré. Les Ground Hornbill (calao terrestre) et les Kori bustard, à l'allure pataude, se promènent en couple sur les rives comme des jeunes amoureux. Alors, chut, je les laisse tranquille. Je repars en laissant derrière moi toute cette belle faune profiter de la quiétude de ces lacs roses. Je n'ai toujours pas vu un animal du big five, mais ça ne devrait plus tarder.

### isiolo - Kenya

Lionel

16-08-2006

La suite à ce titre pourrait être "voilà les dalton". Mais ce n'est pas le cas. Tout d'abord parce que Joe Dassin n'a rien à voir dans cette histoire et ensuite Lucky Luke non plus. Donc oublions les Dalton. En fait Tagada est le nom d'un manège de fête foraine que j'adorai quand j'étais mino. C'était une espèce de grande assiette qui remuait dans tous les sens par des mouvements secs pour secouer tout le monde. Assis sur la circonférence, le but du jeu était d'essayer de se lever et d'aller au centre tout en restant debout. Pas facile. Pourquoi je vous parle de ce souvenir d'ado ? Parce que le trajet que nous venons de réaliser était aussi secouant que ce manège. Il s'agit de la piste reliant Moyale à Isiolo au Kenya. Effectuée sur le toit d'un camion de transport de vaches, ce fut un moment inoubliable. Secoué dans tous les sens ; les pieds frolants les cornes des bovins comme sur le Tagada. Sauf que là c'était beaucoup plus long. 15 heures contre cinq minutes, c'est beaucoup moins rigolo. A l'arrivée, plein de poussières et le cul en compote. L'arrivée à Isiolo fut vécue comme une véritable délivrance. Nos



vélos non plus n'ont pas aimés. Au bilan, deux jours et demi coincés à Isiolo pour réparer notre matériel endommagé. Pour le moment dame Kenya s'annonce très dure. En tout cas avec mon postérieur.

Nairobi - Kenya

lionel

20-09-2006

14 sept.-06 - Nanyuki

Je suis à la veille d'entamer l'ascension du Mont Kenya. Jusqu'au départ de ce voyage, j'ignorai l'existence de cette montagne qui atteint les 5000 mètres. Ma connaissance de la montagne de l'Afrique de l'est se limitait au Kilimandjaro. Pourtant l'ascension du mont Kenya, moins prestigieuse que celle du Kili, est parait il plus belle et plus difficile. Même si tout le monde peut s'y mesurer, statistiquement 3 personnes sur 5 arrive seulement au sommet. La principale cause de l'échec étant le mal d'altitude. Je ne suis n'y excité, n'y impatient d'entamer cette ascension. A vrai dire, pour l'instant mon cœur est aussi de glace que les sommets de ce monticule. J'y vais juste pour accompagner Virginie et non par désir absolu de vaincre ce géant Africain. Mais si je parviens au bout, ce sera la première fois de ma vie que je frôlerai les 5000 mètres. Je n'aurai jamais été aussi près des étoiles.

15 sept.-06 – Jour 1 - Malania Camp

Un matatu nous mène de Nanyuki jusqu'à la School Of Adventure situé à 2400 mètres, point de départ de l'excursion. Après un déjeuner à base de fruits et légumes nous entamons la marche vers 13h30. La voie emprunter pour gravir le mont Kenya est la Timau Road. Le programme de la journée est de rejoindre le camp Malania situé à 3300 mètres. Le parcours passe à travers une forêt tropicale essentiellement composé de cèdres du Liban. Les paysages sont beaux mais pas exceptionnels. Je préfère les panoramas d'Ethiopie et ses grandes failles. C'est en arrivant au campement que finalement les sommets, cachés toute la journée dans les nuages se dévoilent. Bastian et Nelyan, du haut de leurs 5200 mètres contemplent tout le Kenya. Ces deux sommets ne peuvent être gravi que par des voies d'escalade. Aussi n'iront nous pas les saluer. Nous nous contenterons du petit frère, le point Lenana situé à 4985 mètres, ce qui est déjà pas mal. Il est 17h30 lorsque nous dressons notre camp. La soirée fut sympa, autour d'un grand feu. Le ciel fut plus étoilé que jamais. Pendant quelques temps, alors que la nuit est noire, je contemple cette tapisserie céleste. Et je peux vous dire que c'est aussi jolie, voir plus que les nuits dans le désert.

16 sept.-06 – Jour 2 - Major's Camp

A l'ouverture de la tente, un panorama fantastique. Mrs Bastian et Nelyan, tout décoiffés nous disent bonjour. Le ciel est bleu. Pas un nuage pour le tacher. La journée va être belle. Que je crois !!!! Nous levons le camp à 8h00 et partons tout confiant pour rallier le Majors Camp situé à 4200 m. Toute la matinée fut tranquille. Les paysages sont beaux. Apres une petite sieste, les choses se compliquent. La pluie décide d'être de la partie. En fait ce sont des grêlons qui me tombent sur le crâne. Heureusement l'équipement que nous a prêté l'organisateur est de bonne qualité. Ce convive surprise ne gêne en rien notre progression. Remarque, avec tout ce que nous avons déjà connu au Maroc et en Ethiopie, ce n'est pas quelques gouttes de glace qui va nous arrêter. A la limite, ces nouvelles couleurs données aux paysages par ces nuages sont même sympas. Mais le meilleur reste à venir. Lorsque nous arrivons au Majour's Camp, nous profitons d'une accalmie pour monter la tente. A peine terminé, la température chute et les grêlons reprennent leur bal. Nous nous mettons à l'abri sous la tente. J'ai froid. Le vacarme de la grêle s'écrasant sur la toile devient plus doux voir presque inaudible. Je jette un œil dehors. Fantastique !!! Il neige. Un filet de flocons voile la montagne sur un arrière plan bleu. C'est vraiment superbe ; J'ai toujours froid. Je ne sens plus mes doigts ni mes orteils, mais le spectacle est trop beau pour s'en soucier. Il est 18h00 lorsque la neige cesse son show. Nous allumons un grand feu pour faire sécher nos vêtements. Il est 22h00 lorsque je me couche, des images plein la tête et heureux d'être là.

17 sept.-06 – Jour 3 - Shipton's Camp

La nuit fut froide très froide. Et dans ces cas là, j'ai beaucoup de mal à dormir. La nuit semble durer une éternité. Aussi, voir les premiers rayons de soleil transpercer la tente est une vraie joie. Je sors immédiatement pour me réchauffer. Que c'est bon !!! Il est 9h00 lorsque nous quittons le camp pour partir au Shipton's camp situé au pied du point Lenana à 4200 mètres. Dès le départ ça monte. Sans trop de difficulté nous progressons à travers de champs de Sénécio Johnstoni et des Sénécios roseiflorus qui bordent des glaciers aujourd'hui disparu. Certaines peuvent atteindre dix mètres de hauteur. Le paysage semble préhistorique. Et si un tyrannosaure surgissait de derrière un rocher ? Les lobélías, plantes mythiques du mont Kenya, se font plus discrète que la veille. Nous grimpons ainsi paisiblement jusqu'à 4500 mètres. De là, le point de vue nous est hélas caché par les nuages qui remontent de la vallée. En moins de cinq minutes nous revoilà sous la pluie. Nous entamons la descente vers la vallée Mc Kinder. Elle est très abrupte. C'est la partie la plus technique de notre expédition. Au fur et en mesure de la descente, le brouillard se dissipe peu à peu. Nous apercevons la Cérémon road, la voie la plus emprunté pour l'ascension du mont Kenya. Au fond de la vallée, le campement. Nous y arrivons à 13h30. Il est très fréquenté. Nous y croisons des couples de Néerlandais, Australiens, Canadiens, Norvégiens et un américain. Je passe une partie de l'après midi à discuter avec une norvégienne. Ce fut très original comme discussion. Elle parle quelques mots de français, et très bien l'espagnol et l'anglais. En ce qui me concerne, c'est quelques mots d'anglais et d'espagnol et bien le français



(évidemment). Aussi, au bilan ce fut une communication en Spainfrenchglish. Une langue originale mais très marrante. Mémorable !!!!!

18 sept.-06 – Jour 4 - Gate Shogoria

Nous débutons la conquête du point Lénana à 4h00 du matin. Il fait noir et froid. La lune, discrète jusqu'à maintenant, nous offre quelques rayons qui éclairent légèrement le chemin. La montée est raide. Au bout d'une heure c'est sur une pellicule de neige que nous marchons. Je commence à avoir froid aux pieds. Petit à petit l'horizon devient rouge. Le levé du soleil accompagne notre progression vers le sommet. C'est vraiment très beau. Par moment, la neige se dérobe sous mes pieds. Je manque à plusieurs reprises de planter mon appendice nasal dans la poudre blanche. Le nez dans la neige, c'est la faute à Nadège. Ne me demandé pas qui est Nadège, je n'en sais rien. D'ailleurs je n'en connais pas. C'est une juste un clin d'œil à la comptine culpabilisant Voltaire et Rousseau. Donc, nous continuons notre ascension. Il commence à faire chaud. Je retire ma veste et mes gants que je laisse sur le chemin. Je les reprendrai au retour. Maintenant le soleil est bien réveillé. On perçoit la vallée Mc Kinder dans toute sa splendeur. Splendide. Nous arrivons au sommet vers 8h00. Je suis à 4985 mètres. Je suis content et à la fois fier. Non seulement je suis arrivé jusqu'en haut, mais ce fut en plus très facile. Aucun gêne, aucun problème lié à l'altitude. Je suis trop fort....

Pendant 20 mn, je reste à contempler, sans mot dire. Une vision sur 360 ° sur les plus beaux paysages du Kenya. A l'ouest, les Aberdares se détachent. Au sud, le Kilimandjaro joue à cache-cache, au nord, le désert se montre timidement. C'est beau. Je suis très heureux d'avoir finalement accompagné Virginie dans cette aventure au Lénana Point, qui pourtant au départ ne m'attirai pas forcément.

Mais ce n'est pas tout. Il faut redescendre maintenant. La descente est rapide. Nous prenons la voie Shogoria, réputée être la plus belle. Hé bien c'est vrai. De nombreux lacs ou étang, appelés ici des Tarn, bordent notre route. A un moment ce sont même les chutes Viviane qui nous dévoilent leurs plus belles facettes. Je me prends pour le Corcovado. C'est vraiment trop beau (je sais ! je me répète, mais je ne peux pas faire autrement.). A un notre endroit c'est un daman qui nous accompagne un bout de chemin. Nous arrivons à notre campement en fin d'après midi, fatigué, éreinté. Nous avons marché environ dix heures. Du coup je me sens moins fort. Je fais moins le malin... Vivement que je me couche....

19 sept.-06 – jour 5 - Nairobi

C'est notre dernière journée. Une petite marche pour rejoindre un véhicule qui nous ramène vers le village Shogoria. Même si elle fut petite, cette marche porte les traces de la veille. Deux grosses ampoules me font souffrir. J'ai mal aux jambes, juste devant les tibias. Le sentier passe au travers une forêt de bambou. Du coup pas de panorama. L'aspect sauvage des lieux ne parvient pas à me faire oublier mes douleurs. Aussi, arrivée à la jeep, je respire....Enfin !!! Pourtant nous n'avons marché qu'une heure. Mais tout de même. Je fais moins le beau que la veille.

Finalement, nous retrouvons les Australiens, les Hollandais et l'Américain à Shogoria. Ils dorment au même endroit que nous à Nairobi. Nous profitons de leur véhicule pour rentrer sur la capitale. Il est 15h00 lorsque nous arrivons à notre hôtel. Je suis heureux d'avoir fait cette expédition mais aussi très content qu'elle se termine. En fait, le vélo me manque un peu. Cela fait maintenant trois semaines que nous sommes sur Nairobi et n'avons quasiment pas touché nos vélos. Il est temps de repartir sur les routes....

## Amboseli - Kenya

Lionel

21-09-2006

Une des raisons pour lesquelles on vient au Kenya est le Safari. Voir les félins et les plus gros mammifères terrestres est un rêve de beaucoup de personnes ; moi compris. On vient au Masaï Mara, à Amboséli ou au Tsavo (pour ne citer que les plus connus) pour admirer le « Big Five » ou le « Big Nine ». Le premier regroupe les éléphants, lions, buffles, rhinocéros et léopards. Le second reprend les mêmes auxquels s'ajoutent le zèbre, la girafe, l'hippopotame et le guépard. Aussi, après deux Safaris, le premier dans la réserve de Nakuru et le second à Amboséli, je trouve que finalement d'autres animaux, moins prestigieux, peuvent déclencher des émotions aussi fortes que ceux cités précédemment. Il est vrai que pouvoir contempler un rhinocéros à une distance de moins de deux mètres, jouer les voyeurs avec un couple de lions qui s'ébattent, se sentir tout petit à coté de l'immense éléphant ou se voir tout frêle face à la puissance du buffle, donne des frissons sensationnels. Mais il ne faut pas oublier la grande famille des antilopes. Je pense en particulier au Gnou, que je trouve très mystérieux, au waterbuck, majestueux, à la gazelle de Grant et de Thomson aguicheuses, à l'impala malicieuse ou au bubale aux allures de fantôme. Il en va de même avec les oiseaux. Un atterrissage en catastrophe d'un pélican me déclenche systématiquement un grand rire, le vol stationnaire d'un martin pêcheur me laisse pantois, le vol plané d'un vautour ou un rapace m'emporte dans les rêves. Que vous dire de la famille des singes ou des canidés. Que ce soit les babouins, chacals, etc..chacun déclenche un temps d'émerveillement.

Aujourd'hui, parmi les membres du « Big Nine », seuls le léopard (vu en cage mais pas en liberté) et le guépard ne se sont pas encore montrés. Bien sur, j'aimerais bien les apercevoir et les approcher. Mais il y a aussi les hyènes rayées et tachetées, le lycaon, le chimpanzé, le gorille, springboks ou l'oryx que j'aimerais voir se promener dans la savane. J'en demande toujours plus. Après avoir vu le rhinocéros noir, je voulais voir le blanc et je l'ai vu. Après avoir vu la girafe de Rotchild, je voulais voir



les Réticulées et Masaï. Je les ai vu aussi. Après avoir vu le zèbre de Burchell, je voulais voir celui de Grévy et celui des montagnes. Là, je ne les ai pas vu. En fait, les termes de « Big five » ou « Big Nine » n'a pas de sens à mes yeux. Quand je vois un animal, j'ai envi de voir ses différentes variétés. Cela devrait m'emmener au moins jusqu'au « Big Twenty ». Les lions du Ngorongoro, le léopard des neiges (que je ne verrai pas), etc. sont autant d'espèce différentes qui m'interdit de me limiter à une seule. Alors, deux safaris ne sont pas suffisants. Je vais devoir en faire d'autres en Tanzanie, Malawi et Zambie. Quelle chance !!!!!

## Arusha - Tanzanie

Lionel

05-10-2006

Je suis heureux d'avoir repris la route. Le séjour prolongé à Nairobi nous a permis de bien souffler, mais je m'ennuyais. Nous voilà en Tanzanie. Une petite lecture de notre guide book, nous apprend que le mot Tanzanie est en fait un mot formé pour symboliser l'union en 1964 de la république du TANganyka, et de l'île de ZANzibar mais également pour faire référence au passé. Au début de l'ère chrétienne cette région de la corne d'Afrique était nommée AZANIA.

Après avoir été conquis par les arabes puis colonisée par les Portugais, les Allemands et enfin sous protectorat de l'Angleterre, la Tanzanie connaît une période d'influence socialiste avec l'aide chinoise à partir de 1967. Fait unique, la république est composée de deux gouvernements. Le gouvernement central et celui de Zanzibar. Le premier ayant autorité sur l'ex-Tanganika ainsi que la défense, l'intérieur et les affaires étrangères sur toute la Tanzanie. Le second s'occupe de gouverner Zanzibar. Possédant les mêmes richesses touristiques que le Kenya, la Tanzanie ouvre aujourd'hui ses portes. Qui ne rêve pas d'un safari au Sérengeti, au Tarangire ou au cratère du Ngorongoro, 8ième merveille du monde ? Quel amoureux de la montagne ne rêve pas de vaincre le Kili ? Quel passionné de la mer ne rêve pas d'explorer les fonds coralliens de Zanzibar ? Mais afin de préserver les parcs et réserves, un tourisme élitiste a été préféré au tourisme de masse pratiqué par sa voisine. Aussi, les safaris et excursions sont très chers. Par exemple une ascension du Kilimandjaro revient trois à quatre fois plus cher que celle du Mont Kenya. Soit de 1000\$ à 2000\$ (suivant les agences) pour une ascension qui dure sept jours. Voilà pour la petite présentation de la Tanzanie.

Dés que l'on passe la frontière à Namanga, nous voyons immédiatement que nous changeons de pays. Pourtant nous sommes toujours en territoire Masaï. Mais leur comportement est très différent. Au Kenya, ces derniers essaient de vendre leur artisanat pour pouvoir vivre tandis qu'en Tanzanie, le tourisme n'étant pas aussi développé, le fier guerrier Masaï en est réduit à mendier. Triste image que celle-ci. Elle est loin de celle que je connaissais, loin du guerrier valeureux ayant acquis toutes ces terres aux prix de terribles combats contre les Gogos et les Héhés les siècles passés. A Arusha, ville de départ pour la plupart des safaris, nous optons pour la balade photographique au Lake Manyara et bien sur pour le Ngorongoro. J'ai été émerveillé. Le Lake Manyara est très beau. De la forêt tropicale à la savane, les paysages se succèdent les uns aux autres dans un laps de temps très court. Dans la première les animaux apparaissent au dernier moment. Dans la savane sèche on les repère d'assez loin. C'est une sensation agréable d'être constamment aux aguets. On épie, on scrute, on imagine et on est heureux quand on est le premier à voir une bête pour la première fois. Mais c'est en fait très éprouvant d'être concentré pendant des heures à chercher. Au Ngorongoro c'est différent. Le Ngorongoro est aussi appelé l'Eden. Un surnom non usurpé. Quand on le regarde du haut des crêtes, la plaine dans le cratère est magnifique. Quand on y descend, c'est l'arche de Noé. Tous les animaux sont là. Les uns à coté des autres, gibiers et prédateurs se regardent, se côtoient, se jangent. Je suis aux anges. Cet endroit est vraiment très beau. Très sauvage. Pas besoin de les chercher, ils sont là devant moi. Zèbres, Buffles, Hyènes, Gnous, Gazelles, Chacals, etc... Les seuls qu'il faille chercher sont les grands prédateurs, Lions et Guépards. Nous les avons vu. Phénoménal. Surtout pour les guépards car c'était la première fois. Hélas ils étaient un peu loin et l'évènement n'a duré que quelques minutes. Mais quelles minutes. Ce n'étaient même pas la peine de me parler car je n'entendais rien. J'étais perdu au loin, au plus près que je puisse de ces animaux incroyables. Ils sont d'une élégance formidable. Gracieux, majestueux, ils sont aussi sauvages que la nature qui les habite. Quelle liberté !!!

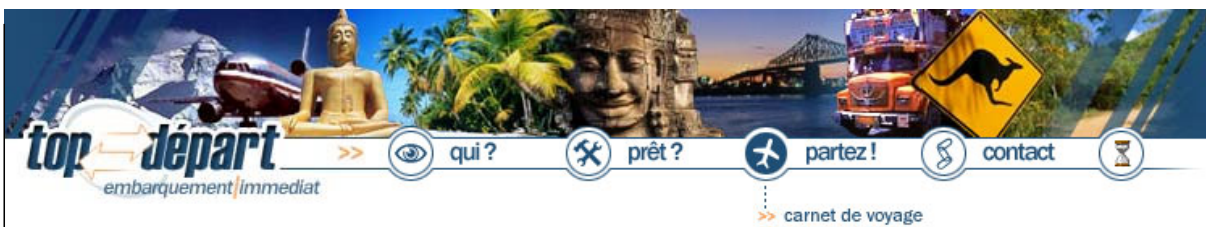
De retour à Arusha, Virginie opte pour l'excursion du Kili, car c'est avant tout pour ça quelle est venue en Tanzanie, alors que moi j'ai plus envie d'aller voir la mythique île de Zanzibar. C'est la première fois que nous nous séparerons depuis le début de cette aventure. Huit jours où je vais devoir me débrouiller tout seul et qui plus est en Anglais.

## Stonetown (Zanzibar) - Tanzanie

Lionel

13-10-2006

Arrivé à Zanzibar vendredi, avec seulement quelques dollars, je me suis vite retrouvé samedi matin avec plus que 40 dollars. Deux distributeurs sont présents sur l'île mais impossible de retirer le moindre billet. Je ne sais pourquoi, mais je suis limité à 200 euros par semaine. Hors j'ai déjà utilisé cette somme pour payer mon billet d'avion car en Tanzanie on vous demande tout le temps de payer en cash. J'ai essayé dans les banques, dans les hôtels de luxe, dans les agences de voyage et bureaux de changes d'obtenir du liquide en échange d'un paiement par carte mais pas moyen. Depuis que les distributeurs sont sur l'île, ils ne prennent quasiment plus les paiements par carte. Uniquement du cash. Pour eux, si je ne peux avoir du liquide au distributeur c'est qu'il n'y a plus d'argent sur la carte. Ils ne veulent donc pas s'aventurer à un paiement par carte. Il me faut donc tenir deux jours avec cette somme. Cela veut dire pas d'excursion, pas de folie et surtout trouver un hôtel à moins de dix dollars si je veux manger à tous les repas. C'est dur ! Ca m'agace profondément. Je suis à Zanzibar, j'ai de



l'argent sur mon compte et je ne peux y accéder. C'est très râlant. Adieu la route aux épices, adieux la forêt de Jozani et surtout adieu le snorkelling à Chumbe. Je suis très attristé. J'erre dans les ruelles de Stone Town à la recherche d'un miracle. Le gérant d'une guesthouse, comprenant mon malheur mais ne pouvant pas me dépanner, met à mon service un jeune zanzibarite. Nous partons à la recherche de la chambre à moins de 10 dollars. Dans la rue, il demande à différentes personnes. J'essaie tant bien que mal de me faire comprendre. A un moment on se retrouve à une dizaine. Souleymane, est un jeune qui parle un peu le français. Il traduit mon problème aux autres. Certains se proposent de m'avancer quelques dollars jusqu'à lundi tandis que d'autres, sur un ton d'humour me propose de faire le ramadan avec eux. Cela m'amuse et me fait oublier un instant mon agacement. L'ambiance est détendue et très agréables. Ces gens sont vraiment charmants et cela me touche. Finalement une solution est trouvée. Une guesthouse dans le sud de la ville (en fait moins de 10 mn du centre) propose des chambres à moins de 9 dollars avec électricité, ventilateurs, moustiquaires, sanitaires et douches communes. Nous nous y rendons de suite. L'endroit est propre et correct. Cela me convient. Il me reste 20 dollars pour quatre repas, cela devrait suffire. Je passe le reste de la journée à me promener dans les ruelles de la vieille ville à la découverte des portes splendides et battisses anciennes. Mais je ne parviens pas à oublier mon souci financier. Je râle encore. Mes ennuis se terminent le lendemain. Je ne sais pourquoi, mais en me réveillant, je me suis dit qu'en fait chez les saxons, la semaine commence le dimanche et que je devrais donc pouvoir retirer aujourd'hui. Victoire !! Ca marche. Je peux retirer 175 dollars. Je saute de joie. Mais après un calcul rapide, cette somme ne me permet pas de tout faire n'y de faire des folies, mais je pourrais au moins aller sur la côte nord, à Kendwa, faire du snorkelling car là bas c'est moins cher qu'à Chumbe. Je pourrais aussi faire la forêt de Jozani et peut être la route des épices. Je me rends rapidement à l'agence ou je sais un guide francophone. Pas de chance, elle est fermée le dimanche. J'essai les autres. Fermés aussi. C'est la poisse. Je râle en nouveau. Je suis toujours condamné à rester à Stone town. Je visite le Muséum, les jardins de Forodhani, la vieille ville. Je commence à bien connaître cette ville au passé glorieux après deux jours d'errance. Stone Town est une ville étrange. Rayonnante par le passé, elle n'est aujourd'hui que l'ombre de son ancien éclat. Maisons délabrées, port sans activité, Stone Town est à l'agonie. En cette période de ramadan, son cœur bat au ralenti. Zanzibar est à plus de 90% musulman pratiquants. Les ruelles sont désertes. Juste une âme par ci par là. La chaleur est lourde. Quelques touristes admirent les splendides portes des maisons usées, traces de l'ancienne prospérité. J'ai le sentiment que le touriste est à Zanzibar ce qu'est le Pace Maker au cardiaque. Un fil qui la tient en vie. Plus loin, hors du centre, en bordure de la nouvelle ville, le marché. C'est un autre décor. La ville est là en effervescence. Ca grouille. « C'est donc ici que vous vous cachez tous !!! » C'est la danse des charrettes. Epices, bananes, raisins, papayes se succèdent au tempo du soleil. Tous les cinq mètres une nouvelle odeur enchante les narines. Un vrai délice. Enfin de la vie ! Pourtant je ne profite pas complètement. J'ai toujours en bouche l'amertume d'être coincé là alors que je pourrai être dans les jardins d'épices. Maintenant je râle de ne pas pouvoir profiter de cet instant car je voudrai être ailleurs. Je rentre dans un cercle vicieux. Que je suis con alors....

Lundi matin, je pars faire l'ouverture de l'agence. Une expédition sur la forêt de Jozani est possible de suite. Je n'hésite pas, je fonce. Nous voilà parti visiter cette forêt abritant le colobe rouge, espèce de singe présente uniquement sur l'île de Zanzibar. En fait, c'est une balade en forêt tropicale. Un guide, nous apprend le nom des différents arbres en swahili, en anglais et en latin. Au final, c'est si compliqué que je ne retiens rien. Notre guide connaît bien sa forêt ! Je suis en classe verte. Des écureuils, des crabes, un fourmilier et un serpent vert croisent notre chemin. Cette promenade est intéressante mais pas chargé d'émotions. C'est culturel. Nous rendons ensuite visite aux colobes rouges. Ces singes sont au bord du chemin, habitué à la présence de l'homme. Du moins en ce qui concerne cette famille. Huit familles sont recensées sur l'île. Celle-ci elle est la seule qui se laisse approcher. La visite se terminera par un parcours sur un petit pont de bois sillonnant dans une mangrove. C'est très joli ! Yves Duteuil serait inspiré par ce pont. Nous rentrons sur les coups de 13 heures en ville. Je passe l'après midi à continuer à me promener dans la vieille ville lorsque je tombe sur une agence de voyage. Je tente le coup voir si ils font du change à partir de la visa. Miracle ! Une réponse par l'affirmative. Je reste surpris, hébété. J'ai du mal entendre. Non ! J'ai bien entendu. Il a dit « Yes ». Comment ne l'ai-je pas vu plus tôt, ça fait au moins dix fois que je passe dans cette rue. Mais ma joie est de courte durée. Après trois tentatives, il ne parvient pas à être en ligne avec le service de Visa. La liaison de paiement par carte ne marche pas. Je suis déçu. Mais ma déception est de courte durée aussi, car notre ami sort de son tiroir, sa tirette et les papiers carbonés. Il prend son combiné et téléphone au service Visa pour vérifier l'absence d'opposition sur la carte. Il me regarde et me dit « Hakuna matata ! How much dollars ». Ceux qui veut dire « Pas de problème ! Combien de dollars ». J'y crois à peine. Je suis aux anges ! Dix minutes plus tard, j'ai plus d'argent qu'il n'en faut pour passer un séjour agréable. Je pars le lendemain sur Kendwa, l'esprit libre, sans souci particulier.

Ca y est ! J'y suis. Me voilà à Kendwa sur les longues plages de sables fin blanc. Le lieu est très tranquille, très reposant. Il y a peu de monde. Trente personnes maximum, personnel de l'hôtel compris. Ce sont essentiellement de jeunes couples de 25 à 30 ans. L'endroit est une vraie carte postale. Quelques bungalows, quelques bandas font office de logement. Ici pas un hôtel en béton. Juste des cases au toit de palmes en bord de plage. Tout cela se fond à merveille dans le récif de la côte. Le lieu reste sauvage malgré toutes ces cahutes. Bien sur ce n'est pas l'île de Robinson Crusoe, mais ça pourrait. Quelques épaves de pirogues servent de décor. Au large, deux îles peuplées de palmiers se dessinent sur l'horizon. Quelques boutres viennent interrompre cette monotonie féerique. Allongée dans le hamac, je me laisse imprégné par cette tranquillité. J'apprécie, je me saoule les yeux et laisse mes oreilles s'enivrés de la brise. Je me laisse porter par le temps. Et si j'allais me promener un peu !!



La promenade est finie. Un aller retour le long de la plage, une baignade dans une eau si claire que je n'ai même pas osé y pisser dedans pour ne pas salir cette pureté et enfin un superbe couché de soleil que tous les couples viennent contempler en s'asseyant sur le sable si fin que l'on croirait de la farine. Ça respire l'amour. Epaule contre épaule, tête contre tête, joue contre joue, nez à nez, lèvres sur lèvres. A chacun son style. A cette heure-ci, tendresse et paix sont les maîtres mots. C'est vraiment un bel endroit, c'est si reposant.

Le soleil est parti. La nuit est là. Je suis installé au bar. Un fond musical sur ambiance jazzy donne le ton. Une fille assise dans un hamac se balance au son du saxo. Sur chaque mouvement de retour elle laisse traîner la plante de ses pieds afin de recevoir une caresse sablée. C'est très charmant. Dommage que je ne puisse pas tenir une conversation en Anglais. C'est l'heure du repas. Ce soir je décide de me lâcher financièrement. Cocktail, fruit de mer et dessert. Après mes frustrations de Stone Town, l'heure est au plaisir sans limite, même si j'en ai déjà beaucoup eu aujourd'hui.

La nuit fut difficile. Mon lit est infesté de puces. Je passe une partie de la nuit dans le hamac sur la plage. Il est 9H00 du matin lorsque je monte dans le bateau qui nous mène à Mnemba, une île sur la côte est de Zanzibar, pour faire du snorkelling. Nous y arrivons après de deux heures de navigations légèrement mouvementées. Impatient, je me jette rapidement à l'eau. Elle est bonne. C'est parti pour la visite aquatique. Tout d'abord pas grand-chose, juste du sable. Puis apparaît très vite quelques poissons. Ils se font de plus en plus nombreux au fur et en mesure que je m'approche de la barrière de corail. Je suis émerveillé. Elle est vraiment belle. Je plonge la voir de plus près. Elle est roses, fuchsia, bleus, etc.. Mais finalement ce sont les poissons qui me font le plus d'effet. C'est le ballet des formes et des couleurs. Ici c'est un poisson stupéfiant par l'éclat de ses couleurs. Du bleu vif avec du jaune canari tranche sur le fond turquoise de l'eau. Là, ça en est un autre par son aspect géométrique qui me fascine. Il est vraiment très bizarre. Plus loin une murène surgit d'un corail pour croquer un tout petit poisson. Un bout de lanterne de mon masque passe devant la vitre. Je sursaute. J'ai eu peur. J'ai cru que c'était un poisson venant par derrière. J'avance en suivant tel ou tel poisson sans faire attention. Au bout d'un moment je me retrouve au milieu des coraux. J'ai quelques centimètres d'eau pour nager. Je palme très doucement car j'ai peur d'en casser quelques uns. Je n'ose pas toucher, m'agripper aux pierres pour me donner des impulsions qui me permettraient de sortir de cet endroit. Ouf ! Revoilà des fonds. Je reprends mes explorations. Au bout d'un moment je commence à avoir froid. Je ne sais pas depuis combien de temps je suis dans l'eau. Peut-être une demi-heure, peut-être moins ou peut-être plus. Je remonte sur le bateau. Je fais parti des derniers. En fait cela fait une heure que je barbote. Le temps passe vite quand on s'amuse. Je pense à ma petite Sophie de Hyères. Je suis sûr qu'elle aurait adoré. Je pense aussi à Karine et Christa, mes deux amies avec qui nous avons fait du snorkelling sur les plages de Six Fours. Elles auraient été émerveillées aussi. « Je me réchauffe et après le déjeuner j'y retourne » me dit-je. Je ne le sais pas encore, mais je n'y retournerai pas. Une fois tout le monde de retour sur le bateau, nous partons déjeuner sur la plage. Deux bouts de thon grillé, quelques bouts de pains et quelques morceaux de fruits. C'est un peu léger. Nous restons sur la plage jusqu'à 15h00 puis retournons sur le bateau pour rentrer à l'hôtel. La journée de snorkelling se termine. En fait, c'est plutôt une journée bateau agrémentée de 1h00 de snorkelling. Je reste quand même content, car le spectacle était beau. De plus, j'ai pu faire la connaissance de Thomas et Guity, un jeune couple de français très sympa qui passe quelques jours de vacances en Tanzanie. Nous dînons ensemble. Ils me parlent du Kili, du Sérengeti et de leurs précédentes vacances en Jordanie, Russie, Pérou... Je leur parle de notre aventure en Afrique. Je passe une agréable soirée en leur compagnie. Il suffit de voir l'étincelle dans leurs yeux quand ils parlent de leurs aventures pour comprendre qu'un jour ils partiront eux aussi pour un long trip sans organisation, libre de tout. Mais ils ne le savent pas encore...

De retour de Kendwa, je pars faire le tour des épices. J'ai adoré. Mon guide parlait un très bon français. Nous nous sommes promenés pendant deux heures trente dans ces jardins aux multiples senteurs. Mon guide est un joueur. Il ne me donne jamais le nom de l'épice. A moi de trouver. Il me fait d'abord sentir. Si je ne trouve pas, il me donne un indice, puis un suivant jusqu'à ce que je trouve. Je trouve cette promenade très ludique. J'apprends que l'arbre de la passion et les poivriers doivent être plantés au pied d'un autre arbre qui leur sert de tuteur. Que la vanille doit être piquée tous les matins très tôt à l'aube pour éviter que les abeilles ne viennent en butiner la fleur. Je découvre l'existence de bananes rouges ; que le curry est en fait une racine proche du gingembre. Que la cardamome est aussi utilisée dans les bains par les femmes pour que leur peau soit imprégnée de cette odeur qui permet de garder leur mari à la maison. Que la cannelle est appelée « la reine des épices » car tout est utilisé. L'écorce pour la poudre, les racines pour des décoctions et les feuilles en infusions. Que le giroflier est son époux : « Le roi des épices ». Il est entièrement géré par l'état. Tous les pieds de girofliers sont recensés. Il est interdit d'en abattre un sans l'autorisation de l'état. Des contrôles réguliers ont lieu dans les fermes. Gare s'il manque un pied, les sanctions sont très lourdes. Car ici, toutes les épices qui partent à l'exportation sont gérées par le gouvernement de Zanzibar. Là j'essaie de grimper à un cocotier à la méthode locale. Je ne peux pas faire plus de dix centimètres. Je suis mort de rire et mon guide aussi. Abdallah, un gamin de la ferme, montera me chercher une noix de coco que je mangerai tout seul après avoir bu tout le lait. Un délice ! On termine la balade par une séance dégustative. Après la valse des senteurs, c'est le tango des saveurs. Un thé à la citronnelle, un à la cannelle, puis un autre à la vanille, un dernier à la cardamome avant de finir par le café local. C'est la fête des papilles. Vient ensuite le tour des fruits. Un bout de Jack fruit, un fruit à la texture très douce. S'ensuit un morceau de corossol, un morceau de différentes oranges, de l'ananas, de la passion avant de terminer par la pomme d'eau, un fruit rouge très particulier et savoureux. Le tour est fini. Je suis très satisfait. J'ai beaucoup aimé. Abdallah, m'a tressé une cravate et une coiffe avec des feuilles des cocotiers, un panier avec des feuilles de bananiers et un masque avec une feuille d'ananas. Je les emporte. Mon escapade à Zanzibar s'achève.

Demain c'est le retour sur Arusha où je dois retrouver Virginie qui aura peut-être réalisé son rêve. Vaincre le Kili !



## Morogoro - Tanzanie

Lionel

23-10-2006

Il a plu toute la nuit. Dans ce village Tanzanien sur la route qui nous mène à Morogoro, rien d'exceptionnel. Il ressemble à tous les autres. Juste quelques maisons en brique au toit de tôle. Il est sans charme. Il n'a pas d'âme. Depuis le passage de la frontière, nous n'avons vu aucun village typique au Tanganyka. Loin de l'Afrique de l'ouest, aux villages si différents, si traditionnels, nous sommes dans une Afrique plus moderne. J'espère que cela changera au fur et en mesure que nous nous éloignerons du Kilimandjaro, lorsque nous rentrerons un peu plus profondément dans les terres pour rejoindre le Malawi. En attendant nous descendons vers le sud. Nous longeons la steppe Massaï par l'est et la chaîne Musamba Mountains par l'ouest. La météo est « bretonnante ». Ciel très bas, crachin et vent se sont alliés pour nous empêcher d'avancer. Les vélos sont rivés au bitume. C'est épuisant. Pourtant cette journée aux allures dépressives n'entame en rien le moral. Je trouve même que la montagne coiffée de coton à beaucoup de charme. Je me mets à rêver. Bientôt ce sont mes oreilles qui se font lécher les lobes par cette ouate fraîche et humide. Je ne peux même pas dire que l'horizon est bouché car il n'y a plus d'horizon. La terre et le ciel ne font qu'un. Et dire que je suis seulement à 400 Km de l'équateur !! Je ne m'imaginai pas que sous les tropiques cela pouvait être aussi comme cela.

Quelques kilomètres plus loin et quelques jours plus tard, avec une météo plus clémente, nous pouvons voir des champs à perte de vue de culture de sisale. Cette plante, aux fibres très solide sert à la fabrication de vannerie et parfois de vêtements. Plus au sud ce sont des cultures d'oranges. La route, embaumée par les senteurs de l'agrumes, sillonne entre les vergers. Nos narines peuvent enfin se nourrir de senteurs plus douces. Cela change des fumées « gazolées » des bus, laissés en héritage, comme une trace dans l'air. Au milieu des cultures, enfin l'habitat traditionnel. Des huttes en terre tenu par quelques piquets et surmontée d'un toit de chaume. Cet endroit respire l'authenticité. Les gens parlent de moins en moins anglais. Il y a des enfants partout. Des « Jambo Mzungu » montent des champs et des fossés à l'unisson pour nous saluer. Ceux qui vont à l'école s'essayaient au « Good morning ». D'autres, me font beaucoup sourire en me saluant d'un « morning teacher ». Les timides, agitent lentement leurs mains avec leurs bras collés au corps. Les intrigués, d'abord sur la défensive, affichent rapidement un sourire étiré dès que je leur envoi un « Jambo » accompagné d'un petit signe. Plus extraordinaire, ceux qui se mettent en ligne et énoncent en cœur un « Welcome in Tanzania » avant de gesticuler dans tous les sens tels des pantins. C'est un vrai plaisir de se promener sur cette route. Je retrouve l'Afrique profonde, le sourire naturel de ses enfants ainsi que l'éclat dans leurs yeux. Pourvu que cela ne change pas. J'en veux encore et encore. On ne se lasse pas de ces choses là..

## Iringa - Tanzanie

lionel

28-10-2006

Nous sommes à Iringa. Que la route fut belle depuis Morogoro. Après avoir longé la chaîne Uluguru mountain, traversé la réserve de Mikumi, nous sommes enfin pénétré au cœur des montagnes de l'Udzunga. Une promenade de quelques jours qui m'a valu son petit lot d'émotions. En particulier lors de la traversé de la réserve de Mikumi. Pour des raisons de sécurité, nous avons du faire de l'auto-stop. Notre chauffeur est un homme pressé. Il roule tes vite. Je ne suis pas rassuré. Les accoudoirs doivent porter encore les traces de mes ongles. Sur les cotés de la route, les éléphants et les buffles broutent les fossés. Je suis toujours comme un enfant émerveillé devant ces mastodontes. C'est drôle comme sentiments. Je suis à la fois en contemplation et inquiet. S'il y en a un qui décide d'aller voir si l'herbe est meilleure dans l'autre fossé, il pourrait nous faire passer un mauvais moment. La crainte finit par se concrétiser. Un troupeau de buffle traverse la route. Long freinage de notre chauffeur. Je transpire. Notre chauffeur est fou. Finalement nous nous arrêtons a temps. Je regarde passer le troupeau. Le moment de la peur passé, c'est le bonheur. Il y en a bien plus d'une centaine. C'est superbe. Les uns après les autres ils finissent par disparaître dans la savane. Un grand moment.

Le lendemain, le vélo reprend ses droits. Après une longue descente, nous sommes dans une espèce de gorge au cœur de l'Udzunga. Là encore la balade est belle. Sous le soleil, j'avance au rythme de la rivière. Celle-ci m'accompagne de son chant mélodique. Comme c'est agréable. Des singes traversent régulièrement devant mon vélo. Des baobabs bordent la route. Les formes sont si différentes. Parfois on a l'impression qu'ils nous saluent. On comprend très vite pourquoi en Afrique ils sont vénérés. Quelque soit la tribu, les baobabs sont des esprits. Un baobab qui meurt, c'est un sage qui disparaît.

Cette belle promenade s'achève par une grosse ascension sur le plateau de l'Udzanga où les paysages sont ravissants. Les villages deviennent plus nombreux. Les "Mzungus" des enfants résonnent en nouveau comme des échos. J'ai l'impression qu'avant de savoir dire maman, ils savent déjà prononcer "Mzungu" à plein poumon. C'est vraiment une belle balade. Toute simple, mais aux paysages et aux enfants adorables.

## Nkhata Bay - Malawi

Lionel

12-11-2006

Après onze jours au Malawi, ce pays me laisse une impression extraordinaire. De tous les pays de l'Afrique de l'est traversé, celui-ci est actuellement mon préféré. J'ai pourtant beaucoup aimé le sud de la Tanzanie, où les gens sont très sympas et très accueillant et les paysages superbes. Mais ici, il y règnent une autre ambiance, un autre parfum.

Cela a commencé à Songwe à la frontière. Je ne sentais pas bien, fièvre, fatigue et maux de tête. Après une petite soirée de



repos, nous sommes reparti tant bien que mal à Karonga, 45 km plus au sud, là où se trouve un hôpital. Nous sommes dimanche. Je vais de plus en plus mal. Virginie réussit à trouver un médecin (l'ancien directeur de l'hôpital) qui a fait rouvrir les laboratoires de l'hôpital pour pouvoir un test de dépistage de malaria. Le verdict est sans appel. Le résultat est positif, c'est la malaria 3+. Je suis immédiatement hospitalisé et mis sous perfusion de quinine. Cela va durer trois jours. A l'hôpital, le patron de la guesthouse ou nous nous sommes installé en arrivant à Karonga, vient me rendre visite et me donne de l'argent. Malgré mes protestations, il insiste en prétextant la tradition. Cela me touche. Dans ma chambre, une autre personne très malade est veillée en permanence par son épouse, son père et sa sœur. A tour de rôle il prend soin de lui et par la même occasion de moi. Tous les matins ils font une prière pour son rétablissement et chaque fois y glisse un mot également à mon attention. Cela est encore très touchant. Le troisième jour, alors que je me sens beaucoup mieux, je me joins à leurs prières pour le rétablissement de cet homme en sale état. A la sortie nous avons eut une drôle de surprise. Au moment de payer nos soins, le médecin nous annonce que nous n'avons rien à payer. Les soins au Malawi sont entièrement gratuits. Pas de papiers à remplir, juste une poignée de main pour vous dire au revoir et souhaiter un bon rétablissement. Incroyable ! De retour à la guesthouse, le moment magique. Alors que je pénètre dans la cour, l'employée de l'hôtel vient vers moi en criant de joie. Elle avait une main sur le cœur et l'autre dirigé vers moi. Puis elle monte ses deux mains vers le ciel en remerciant le père. Ensuite les ramènent sur son cœur. Je ne comprenais pas ses mots, mais cela était clair. Elle qui m'avait vu si mal, allongé dans le couloir, avec toute la peine du monde pour me lever et me tenir debout, avait prié pendant ces trois jours. Son regard, sa joie, faisait si plaisir à voir que j'en étais totalement ému. J'étais bouleversé par ce bout de femme rempli de bonté et de sincérité. Cet instant magique m'a rempli de bonheur. Le lendemain, nous sommes parti en stop à Chitimba sur une plage paradisiaque pour m'y reposer et me remettre de cette maudite maladie qui tue de nombreuses personnes chaque année en Afrique. Pendant que je me reposai, Virginie est partie faire une expédition à Livingstonia. J'aurai aimé y aller aussi, mais cela ne fut pas possible. J'ai commencé à l'accompagner, mais après trois kilomètres de marche, j'ai dû renoncer et faire demi-tour. J'étais encore trop faible. Je dois encore me reposer.

En partant de ce camping très sympa, le patron, un sud-africain, m'offrit un dictionnaire Français-Anglais pour que je puisse m'améliorer dans la langue de Shakespeare. Je ne sais pas d'où il le sortait, mais il en avait un là sous la main. Cela fait déjà le troisième cadeau que je reçois en moins de huit jours dans ce pays. C'est unique.

Aujourd'hui, après avoir passé deux jours au milieu des montagnes, nous sommes à Nkata Bay, dans un camping situé sur une petite crique. Encore une fois, l'endroit est superbe, d'une grande beauté. Les gérants sont adorables, etc... C'est difficile de ne pas se répéter, pourtant les gens partout où nous passons sont extras. Le Malawi, était un pays non prévu initialement sur notre parcours. Les différentes personnes que nous avons croisées au cours de notre voyage nous avaient conseillé de venir y faire un tour. Bien nous en a pris de les écouter. Nous ne sommes pas déçus, je dirai même que c'est un vrai bonheur.

## Lilongwe - Malawi

Lionel

20-11-2006

Cela fait deux semaines que nous sommes maintenant au Malawi. Hélas, les bonnes choses ont vite pris fin. Après une première semaine absolument géniale, la deuxième fut plus éprouvante. En quittant le nord du Malawi pour le centre, nous avons longé le lac. Les enfants sont extrêmement pénibles. Usant même. On se croirait de retour en Ethiopie. Les « Muzungu ! Give me money » hurlé fusaient des champs. Certains sont limites agressifs. Le Malawi est un pays très jeunes. Des mômes partout. Rare sont les kilomètres sans en croiser un. Je me sens usé psychologiquement et physiquement. Par moment, j'ai envie de me poser quelques jours sur les plages en bordure du lac qui sont d'une grande beauté et d'une grande tranquillité. Abandonné mon vélo, le temps de me prélasser à Sani Beach ou Mwaya beach. Cette dernière appartient depuis trois ans à une ONG britannique du nom de « Rissle Africa » qui a racheté le campsite. Beaucoup de jeunes Anglo-saxons y viennent y travailler. Enfin faire du tourisme humanitaire est plus juste. Certains ne bossent que une à deux heures par jour et le reste du temps ils sont dans leur bungalows ou sur la plage. Bien sûr, ils paient leurs séjours qui durent de deux à vingt quatre semaines. Mais ce n'est pas cette vision que j'avais du travail d'une ONG. Dans des conditions pareilles et un tel cadre, cela donne envie de faire de l'humanitaire.

Au début, je pensais que le Malawi était un pays plus développé que la Tanzanie. Mais cela ne l'était qu'en apparence. Quelques supermarchés sont là pour jeter de la poudre aux yeux. Les campsites en bordure du lac peuvent être luxueux avec des prix extrêmement élevés alors que dans les villes plus éloignées, les resthouses ou guesthouses sont très rudimentaires à des prix inférieurs à 2 dollars, souvent sans électricité et sans eau courante. Plus choquant que dans les autres pays traversés, est la différence sociale. Ici on est très riche ou très pauvre. Rarement entre les deux. Seuls le Niger et la Guinée m'ont paru plus pauvres. Mais la différence entre la classe bourgeoise et le prolétaire n'était pas aussi énorme. Ce pays pourrait être très riche. Hélas, cela ne profite pas à tout le monde. Il est le premier exportateur mondial de tabac « Burley », c'est-à-dire le tabac de qualité supérieure. Autre source de revenu, le tourisme permet de faire rentrer de nombreuses devises en particulier par les sud-africains dont le Malawi est la destination privilégiée. Il existe effectivement une forte connivence entre ces deux pays, car à l'époque de l'apartheid, le président Banda, pendant ses trente ans de pouvoir, fut le seul homme d'état africain à soutenir publiquement le régime sud-africain.

A Lilongwe où nous sommes, nous découvrons une ville relativement moderne aux nombreux espaces verts. Dans cette grande ville, on n'étouffe pas. Sa construction récente fut financée en grande partie par l'Afrique du Sud. On y trouve de tout,



comme toutes les capitales Africaines où nous avons séjournés. A croire que les dirigeants des pays Africains ne cherchent a développé que leurs capitales pour en faire une vitrine sur le monde. Juste un vernis, du brillant sur un pays au bord du « ras le bol ». C'est également là qu'on y rencontre la plupart des ONG et des occidentaux. Je dis bien la plupart, car heureusement certains travaillent dans les campagnes. A Nkata Bay, nous avons croisé un Australien qui essaient de changer les méthodes d'agriculture de façon a pouvoir utiliser toutes les ressources possibles de ce qui existe déjà au Malawi. Son programme, alliant la nutrition au développement est relativement intéressant.

Demain ou après demain, nous prendrons la direction de la Zambie. Le Malawi, me laisse une impression d'un pays aux gens généreux mais hélas contraint à mendier pour pouvoir survivre. Lieu de destination agréable malgré tout, surtout en bordure du lac, ou la tranquillité, le charme des lieux, sur un petit semblant de Caraïbes, est de tout repos pour ceux qui veulent fuir la pression occidentale le temps d'une semaine ou deux .

### Livingstone - Zambie

Lionel

14-12-2006

« C'est le pied ! Tout simplement le pied. C'est incroyablement beau. Les larmes me montent. Comment pourrait il en être autrement devant ce spectacle étonnant ! Je comprends pourquoi on l'appelle la septième merveille naturelle de notre chère planète. Si Dieu existe, alors il est sans aucun doute le plus grand artiste ». C'est ce que j'ai ressenti en survolant à bord d'un ULM les chutes Victoria. Une expérience unique qui m'a porté au septième ciel. Je ne saurais décrire complètement la beauté de cette œuvre naturelle. D'en bas elle me prend aux tripes par son immensité, sa chute vertigineuse. Je ne suis plus grand-chose. D'en haut, elles m'éclatent les pupilles par ses couleurs.

Et que dire des gorges ! Elles sont splendides. Creusées par le Zambèze qui alterne entre rapides qui délivrent des tonnes d'eau à la seconde d'une furie diabolique et retenues au calme paradisiaque où quelques crocodiles se prélassent à longueur de journée. C'est une alternance ente Enfer et Eden que j'ai parcouru à bord d'un rafting. Les sensations sont courtes et intenses. L'adrénaline inonde mes vaisseaux sanguins. C'est tout simplement génial.

Gorges et chutes forment un énorme Té dessiné pour la première fois par un enfant qui apprend a écrire. Le plateau s'étendant à l'infini est la feuille de papier, tandis que ce Té est gravé profondément dans le papier par cet enfant qui appuis très fort pour être sur que ça va écrire.

Avant de voir ces chutes, avant de faire ce baptême de l'air et cette descente en Raft, j'avais déjà eut le coup de cœur pour ce pays fabuleux. La Zambie c'est des paysages très beaux aux forêts de mopanes qui bordent les routes tortueuses qui longent la Luangwa River. La Zambie c'est un peuple chaleureux qui vous accueille avec le sourire. Les « Goodmorning Sir » ; « Safe journey » ; « Welcome in Zambia » que les enfants lancent du bord des routes me réchauffe le coeur. Cela nous change des « Give me... » du Malawi. Je ressens un climat de sérénité et de tranquillité ici comme nulle part en Afrique depuis le début de ce voyage. L'accueil, quel que soit la couleur de peau de notre hôte, est invariable. Du riche fermier au modeste instituteur, c'est toujours bras ouvert que les gens s'avancent vers nous. Les rencontres sont simples et faciles. Je pense à Richard, Thomas et Martina, un anglais et deux allemands que nous avons rencontrés à peine la frontière franchit et qui nous ont hébergé. Je pense aussi à Meta, Jasper et Peter, fermier et maçon. L'un nous offre le gîte et le couvert tandis que l'autre, fan de vélo répare les notre. Vous dormez chez un fermier et il vous indique où aller dormir la nuit prochaine. Vous manger ou vous désaltérer dans un bar, il y a toujours quelqu'un pour vous indiquer où s'arrêter et quoi visiter. Et les adresses sont toujours excellentes. J'adore ce pays où la vie s'écoule au rythme de l'Afrique dans laquelle se mêle un brin de modernité. D'ailleurs, la devise « Zambia, the real Africa » lui va à ravir.

### Ramatlabama - Botswana

Lionel

28-12-2006

Imaginez un pays grand comme la France et seulement 1,6 millions d'habitants, dont 90% vivent en milieu urbain. Ce pays c'est le Botswana. C'est d'ailleurs un des pays à plus forte concentration urbaine au monde. Un phénomène particulier sur le continent africain où la majorité des pays ont une population rurale. Le Botswana, outre ses richesses minières avec ses mines d'or et de diamants, à trois atouts majeurs en matière de tourisme : Le Chobe national parc, le delta de l'Okavango et le désert du Kalahari.

Dans l'Okavango, nous y sommes allé passer deux petits jours. Ca a commencé par une petite ballade en Mokoro, pirogue locale très étroite, sur le Delta oriental, au milieu des herbes et des libellules. Le calme et le silence, juste troublé par quelques chants d'oiseaux m'ont changé des torrents du Zambèze. Ici, Brassens aurait aimé car on navigue en « père peinard sur la marre au canards ». Un vrai bonheur où le temps s'écoule au fil de l'eau claire. Ensuite, ce fut un petit safari walking, à la rencontre des animaux du delta. Ici, les bêtes sauvages sont beaucoup plus craintives. Tels des chasseurs d'images, nous avançons à petits pas, les genoux pliés, dos courbé, caché derrière chaque buisson pour approcher au plus près ces animaux. C'est très excitant. Nous en avons peu vu. Le Delta est immense et les animaux peu nombreux. Mais j'ai aimé cette promenade au milieu des marais. Après une nuit sur une île, le lendemain nous nous remettons en quête d'animaux. Nous n'avons pas eut plus de chance.

De retour à Maun, nous prenons immédiatement la route pour rejoindre le désert du Kalahari. Vous vous souvenez du film «



Les dieux sont tombés sur la tête ? C'est l'histoire d'un bushman qui après avoir trouvé une bouteille de coca-cola, traverse tout le désert pour aller la rejeter à la mer. Si vous vous en rappelez, vous avez une image du Kalahari. Un désert semi aride, au sol sablonneux peuplé de quelques acacias qui s'étend sur des centaines de kilomètres absent de relief. Pourtant notre traversé, fut loin d'être sèche. Nous avons eut de la pluie tous les jours. Cependant, chaque soir, c'était extraordinaire d'observer le ciel. Des orages nous entouraient. Les éclairs, dans un ballet gigantesque, aux couleurs multiples perçaient la nuit. Je ne savais plus où regarder. A droite, à gauche, devant, derrière, il y en avait partout. C'était vraiment beau. Les gens que nous y avons croisés, en revanche étaient très étranges. Je ne saurai expliquer le sentiment ressenti, mais ce n'était pas top. Ce qui n'est pas le cas des botswanais que nous avons rencontré en dehors du Kalahari. Après quinze jours au Botswana, nous rejoignons l'Afrique du Sud. Autre pays, autres mœurs et autres cultures. L'empreinte laissée est moins profonde que celle de la Zambie, l'Ethiopie, le Maroc, la Guinée ou le Mali. Mais le pays vaut tout de même le détour.

### Karoo - Afrique du sud

Lionel

08-01-2007

Voilà douze jours que nous sommes en Afrique du Sud et déjà plein de belles choses. Des paysages splendides mais surtout des Africains du Sud très serviable et généreux. Quels que soit la couleur de peau, il ne passe pas un jour sans que quelqu'un nous fasse un cadeau. Le premier jour à Lichtenburg, ce fut une bonne dame dans le camping ou nous étions qui est venu à notre rencontre avec des boissons fraîches. Le lendemain matin, elle nous offrira des mangues. Ce même jour, c'est le vendeur de la boutique cycliste qui nous offre de quoi nettoyer nos vélos. Un peu plus tard, c'est une famille qui nous propose d'aller utiliser internet chez eux car tous les cybers sont fermés en ville. En fin de journée, c'est la rencontre de Jaco et de Rinette. A notre départ de la ferme, ils nous offriront des barres d'énergie, des brioches maisons et nous transporteront 150 Km plus loin pour nous faire rattraper le retard pris en restant une journée sur leur propriété. Le lendemain, sur la route nous menant à Christiana, ce sont Barry et Renée, un couple de fermier croisé sur la route, qui nous offriront des légumes, des gâteaux maisons et du biltong (viande séchée) après nous avoir offert des boissons fraîches. Plus tard dans la soirée, au camping de Christiana, ce sont neuf jeunes qui nous invitent à dîner avec eux alors que nous n'avions pas terminé d'installer notre tente. Cela faisait à peine cinq minutes que nous étions arrivé. Ensuite sur la route de Kimberley, une voiture vient à notre coté et nous offre une bouteille de Fanta toute fraîche de deux litres. Juste comme ça. Nous n'avons même pas eut le temps de discuter. Au camping de Kimberley, notre voisin nous offrira un adaptateur électrique pour pouvoir utiliser l'électricité, pendant qu'un autre nous offrira du charbon de bois pour faire notre cuisine sur un barbecue. Le lendemain, c'est Vally et Liselle, qui nous offriront l'hospitalité. Ensuite, sur la route de Luckof, une jeune femme qui nous avait pris en stop nous offrira des glaces. Un peu plus tard, c'est la caissière d'un super marché qui vient vers nous avec une grosse bouteille de glaçons. A celui de Vanderkloof, notre voisin nous offrira de un safari dans la réserve de Rotfontein ainsi que du Biltong de Gemsbok. Deux jours plus tard, en arrivant à Graaff-Reinet, c'est Marguerite qui mettra à notre disposition sa Guesthouse. Fan de vélo, elle trouve notre périple fascinant et a voulu y participer à sa manière. Apparemment, notre aventure fascine les gens et je sens de leur part une grande marque de respect et de fascination. Cela me touche beaucoup. Les Africains du Sud, voyageurs dans l'âme, sont très curieux mais ont une grande méconnaissance de leur continent. Peut être cela est il du au boycottage pratiqué durant la période de l'apartheid. Cet apartheid dont un sens encore des traces dans les discussions que nous avons avec eux.

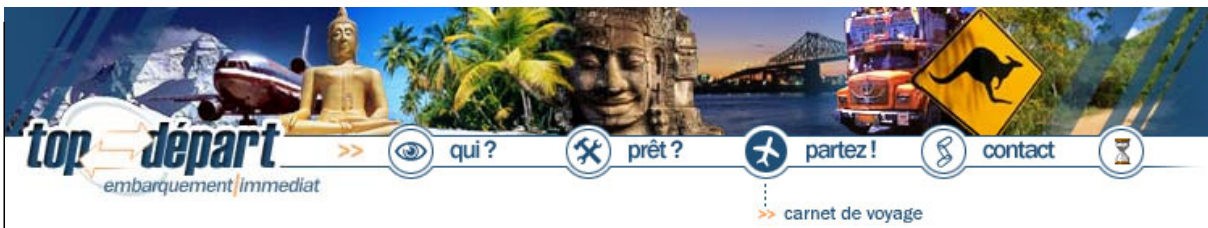
### Cape Town - Afrique du sud

Lionel

29-01-2007

Me croiriez vous si je vous disais que l'Afrique du Sud est le pays que je craignais le plus pour ce périple africain ? Les informations que j'en avais étaient « Une montée de la violence », « Des meurtres de plus en plus fréquent à Johannesburg et Cape Town », « Une femme sur deux a déjà été violée en Afrique du Sud », etc...Difficile de ne pas appréhender quand ce sont ces commentaires que je lis dans les différents guides.

Eh bien, j'y ai passé un séjour absolument fantastique du début à la fin. Plus de la moitié du temps nous avons logé chez l'habitant. Nous n'avions même pas besoin de demander. Les suds africains venaient à notre rencontre et nous invitaient chez eux. Par la suite, ils nous recommandent, nous conseillent et nous envoient chez leurs amis présents sur notre parcours. Je pense à Bryan et Teach, à Gordon et Paméla, à Allan et Cynthia, ou encore à Ludine et Ludwig...À leurs contacts nous avons mieux compris l'Afrique du Sud. Un problème majeur actuel est l'immigration clandestine. Les estimations les plus faibles chiffrent à 7 millions le nombre d'immigrés clandestins venant du Nigéria, Zimbabwe ou du Congo. Les rapports les plus fous annoncent eux 13 millions. Ces personnes en situation illégale seraient la cause de la montée de la violence. Depuis la fin de l'apartheid, le peuple noir a retrouvé ces droits. Le pays étant riche et développé, cela attire les personnes des contrées voisines et lointaines en recherche de travail ou fuyant leur pays en situation de crise. Ils arrivent par le National Kruger ou le désert du Kalahari en prenant des risques insensés et s'installent dans les « townships » des grandes villes. J'avais une idée déformée de ces bas quartiers. Pour moi, cela n'étaient qu'un amas de tôle où les gens survivaient. En fait c'est tout a fait différent. J'ai été surpris de voir des baraquements, certes précaires, mais surmontés d'antennes paraboliques. Le contraste



est saisissant. Je ne comprends pas cette priorité. Quand je compare ces townships aux villages traditionnels du Burkina Faso, de Guinée ou encore de Zambie, je ne sais pas lequel est le plus pauvre. En apparence, on serait tenté de dire que les premiers aux allures moches, sales et répugnants sont le symbole de la misère et de la pauvreté tandis que les seconds, aux maisons de banco aux toits de chaume dégagent un charme envoûteur. Pourtant, si on creuse un peu, on s'aperçoit que les townships sud africains sont électrifiés, éclairés et les routes quelquefois goudronnées. A proximité des grandes villes, ils peuvent profiter des différents services tels les hôpitaux. Cela est loin d'être le cas pour nos charmants villages traditionnels, souvent isolés de toutes commodités et de toutes sources d'énergie. La pauvreté n'existe pas hélas que dans l'apparence. Aujourd'hui, je quitte ce pays après y avoir passé un séjour agréable. Les gens, même s'il existe encore une méfiance entre noirs et blancs, ont la volonté d'avancer ensemble pour que leur pays deviennent le symbole de l'unité, de la tolérance après avoir été celui du racisme, de la séparation. Il me semble que le règne de l'appartheid ai été pardonné mais heureusement non oublié.